

L A U R É A T S 2 0 0 7



LES PRIX DU QUÉBEC

Québec 

Cette brochure a été réalisée conjointement par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine et le ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation

#### **RECHERCHE ET RÉDACTION**

Valérie Borde  
Francine Bordeleau  
Laurent Laplante  
Danielle Laurin  
Marie-Josée Poisson  
André Roy  
René Viau

#### **RÉVISION LINGUISTIQUE**

France Galarneau  
Hélène Dumais

#### **PHOTOGRAPHIE**

Rémy Boily

#### **CONCEPTION ET RÉALISATION**

Communication Publi Griffé

#### **PRÉ-IMPRESSION ET IMPRESSION**

JB Deschamps Inc.

ISBN 978-2-550-51183-0 (version imprimée)

978-2-550-51184-7 (PDF)

Dépôt légal : 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Gouvernement du Québec, 2007

L A A U R É A T S 2 0 0 7



LES PRIX DU QUÉBEC

Québec 

## TABLE DES MATIÈRES

Mot des ministres

PAGE 5

Historique des Prix du Québec

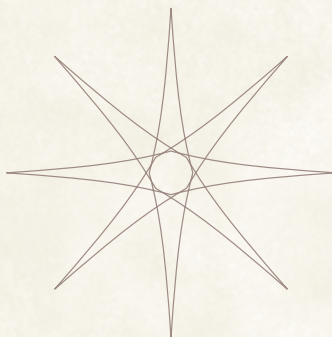
PAGE 7

Membres des jurys

PAGE 52

Médaille des Prix du Québec

PAGE 55



Paul Chamberland

PRIX ATHANASE-DAVID

PAGE 8



Yves Bergeron

PRIX MARIE-VICTORIN

PAGE 12



Richard E. Tremblay

PRIX LÉON-GÉRIN

PAGE 16



Jacques Lacoursière

PRIX GÉRARD-MORISSET

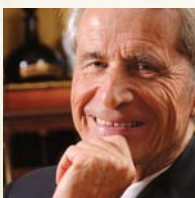
PAGE 32



Yves Morin

PRIX ARMAND-FRAPPIER

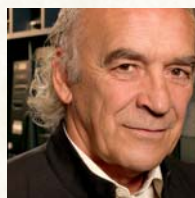
PAGE 36



Jacques Y. Montplaisir

PRIX WILDER-PENFIELD

PAGE 40



**Roberto Racine**  
PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS  
**PAGE 20**



**Paul Hébert**  
PRIX DENISE-PELLETIER  
**PAGE 24**



**Pierre Mignot**  
PRIX ALBERT-TESSIER  
**PAGE 28**



**Gaston Bellemare**  
PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME  
**PAGE 44**



**Maher I. Boulos**  
PRIX LIONEL-BOULET  
**PAGE 48**



Voyez les entrevues avec les lauréats dans le site  
Web des Prix du Québec à l'adresse suivante :  
[www.prixduquebec.gouv.qc.ca](http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca)



**MOT DES MINISTRES**

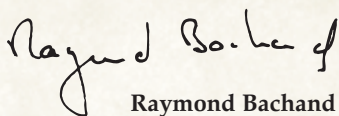
Une société progresse lorsque ses membres permettent à leur passion, leur flamme intérieure, leur créativité et leur dévouement de s'exprimer avec conviction. Parmi ces êtres se trouvent des gens qui forcent l'admiration par leur puissant désir de se dépasser pour le bien commun. Leur maîtrise de connaissances de pointe contribue à façonner une culture d'excellence, une culture moderne et ouverte sur le monde.

Depuis 1977, le gouvernement québécois a l'agréable tâche de rendre hommage, par l'entremise des Prix du Québec, à ces personnes remarquables qui, par leur savoir, leur ténacité et leur vision, contribuent au rayonnement de nos atouts autant chez nous qu'au-delà de nos frontières.

Au nom des Québécoises et des Québécois, nous tenons à exprimer toutes nos félicitations et notre sincère reconnaissance à MM. Gaston Bellemare, Yves Bergeron, Maher I. Boulos, Paul Chamberland, Paul Hébert, Jacques Lacoursière, Pierre Mignot, Jacques Y. Montplaisir, Yves Morin, Rober Racine et Richard E. Tremblay. Chacune à sa manière, ces personnes d'exception ont non seulement enrichi notre trésor collectif, mais elles offrent à la relève une puissante incitation à conjuguer le verbe oser à la mesure de leurs rêves.

Notre admiration à votre égard, chers lauréats, n'a d'égale que la fierté que nous ressentons à vous rendre hommage. Nous vous remercions pour votre inestimable apport à la vitalité ainsi qu'à la richesse culturelle et scientifique de la société québécoise!

Le ministre du Développement économique,  
de l'Innovation et de l'Exportation, ministre du Tourisme  
et ministre responsable de la région de Montréal

  
Raymond Bachand

La ministre de la Culture, des Communications  
et de la Condition féminine

  
Christine St-Pierre



## HISTORIQUE DES PRIX DU QUÉBEC



Depuis longtemps, le gouvernement du Québec honore des hommes et des femmes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise. Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science; ils sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréats et lauréates en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés : le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. En 1997, un autre prix s'ajoute, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec. Enfin, le prix Lionel-Boulet, décerné pour la première fois en 1999, reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne qui s'est illustrée par ses activités de recherche et développement en milieu industriel.

Les lauréats et lauréates reçoivent du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine ou du ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation une bourse non imposable de 30 000 \$, une médaille en argent réalisée par un artiste du Québec, un parchemin calligraphié et un bouton de revers portant le symbole des Prix du Québec, une pièce de joaillerie exclusive aux lauréates et aux lauréats.



En 1922, Athanase David (1882-1953) crée le prix littéraire et scientifique à l'origine des prix qui portent son nom sont admissibles à tous les auteurs dont l'œuvre correspond aux genres littéraires suivants : le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman, l'essai, l'écriture dramatique et toutes les formes de littérature.



*En 1922, Athanase David (1882-1953) crée les Concours littéraires et scientifiques à l'origine des actuels Prix du Québec. Au prix qui porte son nom sont admissibles les auteurs dont l'œuvre correspond aux genres littéraires suivants : le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman, l'essai, l'écriture dramatique, la critique littéraire, le journalisme, la bande dessinée et toutes les formes de littérature pour la jeunesse.*

# Paul Chamberland

C'est un homme doux. Et un homme en colère. C'est un utopiste dégrisé, un inquiet qui espère. C'est surtout un résistant, Paul Chamberland. Et un écrivain. Pour lui, c'est la même chose : « Je vois l'écriture comme une précieuse ressource pour comprendre en quoi résister est nécessaire et par rapport à quoi, envers qui, ou en vue de quoi. »

Écrire, résister. C'est le parcours d'une vie pour ce poète et essayiste né à Longueuil en 1939. Après une enfance qu'il juge « sans histoire », il découvre à 16 ans Baudelaire et Rimbaud, griffonne ses premiers poèmes dans la foulée. Très tôt, il a ce qu'il appelle « la pré-science d'une œuvre totale » et « un désir puissant de la réaliser ». Mais, constate-t-il aujourd'hui : « Je me suis toujours avancé sans jamais l'atteindre. »

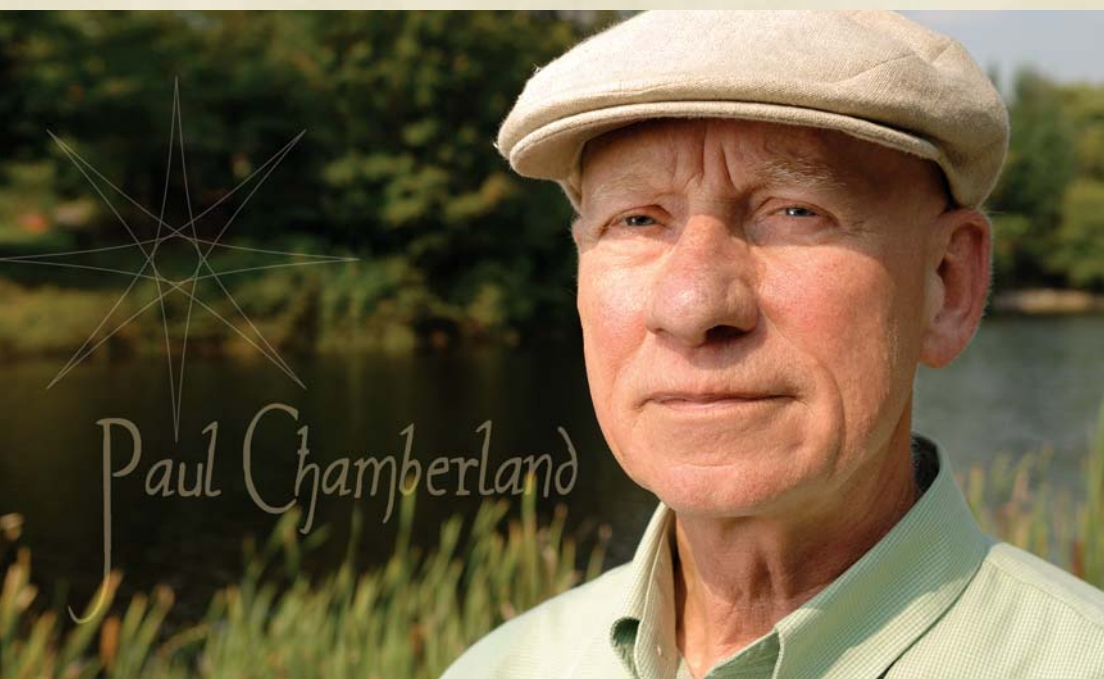
C'est à l'adolescence, aussi, qu'il ressent ce qu'on pourrait appeler l'appel du sacré. « J'avais à la fois un désir très intense de sainteté et de poésie, ça formait un alliage pour moi. »

Il va bien devenir séminariste, mais son rêve de prêtrise va finir par le lâcher. Vers l'âge de 20 ans. Pas assez mystique pour lui, le monde religieux dans lequel il évolue. « J'éprouvais un sentiment de révolte contre le matérialisme spirituel du milieu catholique québécois. Je rêvais d'une espèce de liberté spirituelle, et je me disais qu'il serait grandement temps qu'on débouche sur cette liberté. »

La liberté, c'est dans la poésie qu'il va la trouver. Dès 1962, il publiera *Genèses*, suivi en 1964 de *Terre Québec*, qui lui vaudra le Prix de la province de Québec. Puis, un an plus tard, ce sera *L'afficheur hurle*. Où la poésie elle-même sera mise à mal : « et tant pis si j'assassine la poésie / ce que vous appelleriez vous la poésie / et qui pour moi n'est qu'un hochet / car je renonce à tout mensonge / dans ce présent sans poésie / pour cette vérité sans poésie... »

C'est dans les mêmes années qu'il cofonde la revue *Parti pris*, sous le credo indépendance-socialisme-laïcité. « L'indépendance était pour nous la forme que prenait notre désir de révolution. Nous avions une visée internationaliste. Nous n'avons jamais prôné un nationalisme qui voulait marquer une identité ferme,





une espèce de noyau homogène. L'indépendance, pour nous, c'était faire sauter les verrous pour aller plus loin, c'était sortir de notre situation de colonisés qui nous gardait en prison et nous empêchait de nous ouvrir au monde. »

Après les années mystiques, puis la période ouvertement engagée politiquement, il y aura une cassure. Une autre. Nourrie, celle-là, par des études en littérature avec le sociologue marxiste Lucien Goldmann, à Paris. Et par Mai 68, vécu sur le terrain. Au retour, ce sera la plongée dans la contre-culture, avec des participations à *Mainmise* et *Hobo-Québec*.

Viendront ensuite les années dites de la commune, de 1973 à 1978, à Morin Heights, où hommes, femmes et enfants expérimenteront au quotidien l'utopie. À leurs yeux, c'est clair, à l'époque : « L'utopie est réalisable, pour nous c'est commencé. »

Puis c'est le désenchantement. La période rose est finie. C'est une prise de conscience effrayante : la planète fout le camp, le désastre nous pend au bout du nez, on court droit vers un mur. Voilà ce qui prend le devant, dans les années 1980, pour Paul Chamberland.

Un bémol, cependant : « Devenant vert, je suis resté rouge. C'est-à-dire que la question de la critique politique est demeurée, même si l'idéal révolutionnaire était mort. »

Autrement dit : « Je me suis penché sur la question de la justice, sur le lien entre les inégalités, la monstruosité de l'économie, d'une part, et, de l'autre, la dégradation du milieu terrestre. Pour moi, c'était un seul problème, avec au centre la dérive moderne du nihilisme. »

Il se tourne alors vers la philosophie. « La jonction entre la politique et l'éthique est devenue au centre de mon questionnement, de mes écrits. »

Nourrie de ses lectures de Nietzsche, Heidegger, Levinas, entre autres, sa réflexion aboutira en 1989 à *Un livre de morale*. Suivi dans les années 1990 par trois volumes inclassables, parus sous le vocable de *géogrammes*. « Je considère que c'est un mouvement d'écriture qui a échoué. Mais cela reste un échec significatif par rapport à une utopie d'écriture. Je voulais revenir à une cure d'amaigrissement de l'image, de la métaphore. Je voulais ramener la poésie au sens littéral des mots. Faire l'équivalent en poésie de ce qu'avaient été de grands romans monstres, comme ceux de Joyce et de Proust. J'ai échoué, mais ça m'a permis de reprendre le fil de la poésie. »



- |                           |                           |
|---------------------------|---------------------------|
| 2006 Mavis Gallant        | 1986 Jacques Brault       |
| 2005 Pierre Nepveu        | 1985 Jacques Godbout      |
| 2004 Naim Kattan          | 1984 Jean-Guy Pilon       |
| 2003 Michel van Schendel  | 1983 Gaston Miron         |
| 2002 Madeleine Gagnon     | 1982 Marie-Claire Blais   |
| 2001 Victor-Lévy Beaulieu | 1981 Gilles Archambault   |
| 2000 Pierre Morency       | 1980 Gérard Bessette      |
| 1999 Roland Giguère       | 1979 Yves Thériault       |
| 1998 André Langevin       | 1978 Anne Hébert          |
| 1997 Gilles Marcotte      | 1977 Jacques Ferron       |
| 1996 Monique Bosco        | 1976 Pierre Vadeboncoeur  |
| 1995 Jacques Poulin       | 1975 Fernand Dumont       |
| 1994 Réjean Ducharme      | 1974 Rina Lasnier         |
| 1993 Gilles Hénault       | 1973 Marcel Dubé          |
| 1992 André Major          | 1972 Hubert Aquin         |
| 1991 Nicole Brossard      | 1971 Paul-Marie Lapointe  |
| 1990 Andrée Maillet       | 1970 Gabrielle Roy        |
| 1989 Jean Éthier-Blais    | 1969 Alain Grandbois      |
| 1988 Michel Tremblay      | 1968 Félix-Antoine Savard |
| 1987 Fernand Ouellette    |                           |



Cela l'a conduit à écrire ses recueils *Intime faiblesse des mortels*, Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* 1999, et *Au seuil d'une autre terre*, Prix de poésie de la Société des écrivains canadiens 2004. Cela l'a mené aussi à rédiger ses essais *En nouvelle barbarie*, Prix de la revue *Spirale* 2000, et *Une politique de la douleur*, prix Victor-Barbeau 2005. Quatre livres qui se répondent, se complètent. Où l'auteur s'interroge sur la façon de préserver ce qu'il y a d'humain en nous. Sur la façon, pour notre humanité, et notre terre, de survivre dans l'avenir. « Pour moi, mes derniers livres, et *Une politique de la douleur*, en particulier, c'est une façon de résister contre un submergeant sentiment d'angoisse, d'impuissance, de désespoir, qui ne sont pas seulement les miens. »

Le poète en lui réfléchit tout le temps, et le penseur vibre dans la fulgurance de l'instant. Un homme entier, droit, Paul Chamberland, un homme vigilant. Pour qui écrire de la poésie, des essais, c'est aller au-delà des usages du langage dans la société, aller à l'encontre des formules inauthentiques, mensongères. C'est sortir de la langue de bois, des clichés, nécessairement. C'est mettre le doigt sur les enjeux humains, qui se jouent à travers le langage même.

Un homme singulier, Paul Chamberland. Pour qui la singularité n'a rien à voir avec l'expression ou l'extension narcissique du moi. Pour qui la singularité, c'est l'épreuve de la liberté. Et donc, une responsabilité. « La singularité, c'est mon devoir de répondre de l'autre et non pas d'exprimer toutes les facettes d'un superbe égo. »

Il a derrière lui une œuvre considérable. Une trentaine de livres en tout. Mais à 68 ans, Paul Chamberland, qui a pris sa retraite de l'enseignement il y a trois ans, n'a pas dit son dernier mot : « L'échéance, le danger et l'inquiétude face à ce que devient la biosphère sont toujours là. Je continue d'écrire, je suis toujours tiré vers l'avenir. Même si je sais que comme individu, l'avenir c'est la mort, l'avenir est au-delà de la simple existence individuelle, n'est-ce pas? »

Ainsi, en préambule d'*Au seuil d'une autre terre*, Paul Chamberland écrit : « Ta vie commence où s'achève la mienne : dans l'autre siècle. Qu'est devenue la Terre à ton époque? »





irad Rivouin, mieux connu sous le nom de  
rie-Victor (1885-1944), a été un élève  
ort, qui soutient une contribution majeure  
a nature et ingénierie : sciences mathématiques,  
siques, sciences de la vie, sciences de l'environnement,  
force, de l'eau, de l'atmosphère et sciences



*Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre botaniste. Son nom a été donné au prix qui souligne une contribution marquante aux sciences de la nature et du génie : sciences mathématiques, sciences physiques, sciences de la vie, sciences de l'environnement, de la terre, de l'eau, de l'atmosphère et sciences du génie.*

## Yves Bergeron

Au nord de l'Abitibi, près de l'Ontario, un territoire de 8 000 hectares abrite un îlot de forêt vierge du Québec, en plein cœur d'une région abondamment exploitée par l'industrie forestière depuis les années 70. C'est là, dans la Forêt d'enseignement et de recherche du lac Duparquet (dont il est l'un des pères fondateurs) et ailleurs au Québec, que depuis plus de vingt ans le professeur Yves Bergeron tente de réconcilier l'aménagement forestier avec l'écologie. Œuvrant sans relâche pour mieux comprendre la dynamique naturelle des forêts, le biologiste travaille main dans la main avec les gestionnaires industriels et gouvernementaux pour les aider à rendre leurs pratiques plus durables et assurer la pérennité de la forêt boréale, l'un des plus précieux joyaux du patrimoine québécois.

Rien ne prédestinait ce Montréalais de souche à déménager dans un petit village de l'Abitibi, si ce n'est une curiosité sans bornes pour la nature et ses innombrables mystères. Dernier de quatre enfants nés d'un père voyageur de commerce et d'une mère au foyer, Yves Bergeron se passionne depuis sa plus tendre enfance pour les animaux. Il rêve d'être vétérinaire, mais il s'inscrit finalement au programme menant à un baccalauréat en biologie à l'Université de Montréal, dans l'espoir de travailler en biologie animale. Au cours de ses études, il découvre que l'univers des plantes n'est pas moins intéressant. En cinq ans d'un programme de maîtrise-doctorat, le biologiste se forme à l'écologie forestière sous la houlette du professeur André Bouchard, son mentor. Yves Bergeron travaille alors à la classification écologique de l'Abitibi, région peu connue des biologistes, à partir de l'étude du territoire de la forêt du lac Duparquet, où les recherches débutent à peine. Au Québec, il est l'un des premiers à adopter cette approche qui consiste à décrire finement l'écologie d'un territoire dans le but de permettre son aménagement éclairé.

En arpentant la forêt boréale, Yves Bergeron prend conscience des conséquences majeures de l'exploitation du bois, alors que les parcelles qu'il étudie disparaissent les unes après les autres à grand renfort de coupes mécanisées. Dès lors, le biologiste consacra sa carrière à mieux comprendre la dynamique naturelle de ces territoires, de même qu'à sensibiliser l'industrie et les décideurs au fait que l'écologie peut permettre une exploitation plus durable.





Après ses études postdoctorales à l'Université Laval, à Québec, Yves Bergeron est nommé professeur à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en 1985. Rapidement, les études menées au sein du Groupe de recherche en écologie forestière, qu'il met sur pied en 1989, contribuent à transformer la région du lac Duparquet en un véritable laboratoire à ciel ouvert. Conjuguant recherche fondamentale et recherche appliquée, Yves Bergeron travaille à « mettre un peu de science dans la gestion des forêts », comme il aime à l'expliquer. Grand vulgarisateur, ce scientifique est aussi un rassembleur qui sait faire confiance et déléguer. Pour protéger ce vaste territoire, Yves Bergeron participe à l'implantation d'un mode de gestion originale : l'UQAM et l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) gèrent conjointement la forêt avec la collaboration de représentants de deux entreprises forestières; cette forêt de recherche et d'expérimentation est reconnue depuis 1996 par le gouvernement du Québec. Ainsi, les trois quarts du territoire sont exploités suivant les principes de l'aménagement durable, tandis que le reste, intact, sert de référence.

Depuis 1998, Yves Bergeron est à la fois professeur à l'UQAM et à l'UQAT et titulaire de la Chaire industrielle CRSNG-UQAT-UQAM en aménagement forestier durable. Plutôt que de s'opposer aux compagnies forestières ou d'appuyer sans limites les groupes écologistes, il prend le parti de la science, seule capable de révéler la recette du difficile équilibre entre exploitation et protection. En plus de l'UQAM et de l'UQAT, la Chaire regroupe neuf partenaires industriels, dont des géants du secteur comme Domtar, Tembec ou Abitibi Consolidated, et six partenaires institutionnels engagés dans la gestion des forêts, tels que le ministère des Ressources naturelles du Québec ou le Service canadien des forêts. Les travaux de la Chaire sont également réalisés de manière étroite avec une multitude de chercheurs rattachés à d'autres universités du Québec et d'ailleurs.

La qualité des recherches d'Yves Bergeron, qui portent notamment sur la dynamique des incendies de forêt, est reconnue à l'échelle internationale. Auteur de plus de 200 publications scientifiques dans des revues savantes, il a été conférencier invité dans plusieurs pays, dont la Chine, la Suède et l'Allemagne. Il a reçu, entre autres, le prix Méritas de la recherche forestière du Conseil de la recherche forestière du Québec en 1997 et le prix Michel-Jurdan de l'Acfas en 1999. Depuis 2003, le biologiste est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en écologie et aménagement forestier durable. Son expertise est aussi reconnue par le gouvernement du Québec, qui lui a confié en 2006 la coprésidence d'un comité chargé de réévaluer la limite nordique des forêts commerciales.





- |      |                            |      |                      |
|------|----------------------------|------|----------------------|
| 2006 | Lawrence A. Mysak          | 1991 | Mircea Steriade      |
| 2005 | Pierre Legendre            | 1990 | Leo Yaffe            |
| 2004 | Graham Bell                | 1989 | Jacques LeBlanc      |
| 2003 | Louis Taillefer            | 1988 | Germain J. Brisson   |
| 2002 | Claude Hillaire-Marcel     | 1987 | Pierre Deslongchamps |
| 2001 | Robert Emery<br>Prud'homme | 1986 | Stanley George Mason |
| 2000 | Gilles Brassard            | 1985 | André Barbeau        |
| 1999 | Gilles Fontaine            | 1984 | William Henry Gauvin |
| 1998 | Ashok K. Vijn              | 1983 | Pierre Dansereau     |
| 1997 | Louis Legendre             | 1982 | Camille Sandorfy     |
| 1996 | Stephen Hanessian          | 1981 | René Pomerleau       |
| 1995 | John J. Jonas              | 1980 | Claude Fortier       |
| 1994 | Ronald Melzack             | 1979 | Armand Frappier      |
| 1993 | Non attribué               | 1978 | Bernard Belleau      |
| 1992 | Charles P. Leblond         | 1977 | Jacques Genest       |



Par l'étendue de ses différentes formes de collaboration, Yves Bergeron a également contribué de multiples façons à la vitalité de l'UQAT, dont il est l'un des plus fervents défenseurs. Titulaire de deux des huit chaires que compte l'Université, il est persuadé que la recherche constitue un pilier très important pour le développement économique et social des régions. Et il s'inquiète du fait que les postes accordés dans les universités se font souvent au prorata du nombre d'étudiants de premier cycle, qui, dans les régions éloignées, tend à diminuer sous l'effet conjugué de la démographie et des difficultés économiques.

Avec sa conjointe et fidèle collaboratrice Francine Tremblay, professeure de génétique et physiologie végétale à l'UQAT, Yves Bergeron vit la plupart du temps au cœur du territoire pour lequel il se passionne. Leurs trois garçons de 17, 14 et 12 ans ne manifestent guère, pour l'instant, d'intérêt marqué pour la recherche forestière, mais ils apprécient la nature et la vie au grand air. Et ce n'est pas sans une certaine fierté que papa parle de l'élevage d'agneaux et de poules de son plus jeune fils! Bien qu'il pense beaucoup à son travail, Yves Bergeron sait aussi relaxer et prend grand plaisir à la chasse et à la pêche qu'il peut pratiquer à moins de 15 minutes de chez lui. Autant d'occasions pour cet amoureux de la nature d'arpenter un territoire qui n'a jamais cessé de piquer sa curiosité.

Valérie Borde





Émile Durkheim (1858-1917) que l'on considère  
comme le père de la sociologie, a travaillé sur le service  
aux sciences humaines. Les disciplines  
pour ce prix sont les sciences sociales, les  
sciences de l'administration, l'urbanisme,  
l'aménagement, l'histoire, les sciences juridiques  
et les sciences de l'éducation et la géographie.



*Léon Gérin (1863-1951), que l'on considère comme le premier sociologue québécois, a donné son nom au prix réservé aux sciences humaines. Les disciplines reconnues pour ce prix sont les sciences sociales, les sciences du langage, les sciences de l'administration, l'urbanisme et l'aménagement, l'histoire, les sciences juridiques, les sciences de l'éducation et la géographie.*

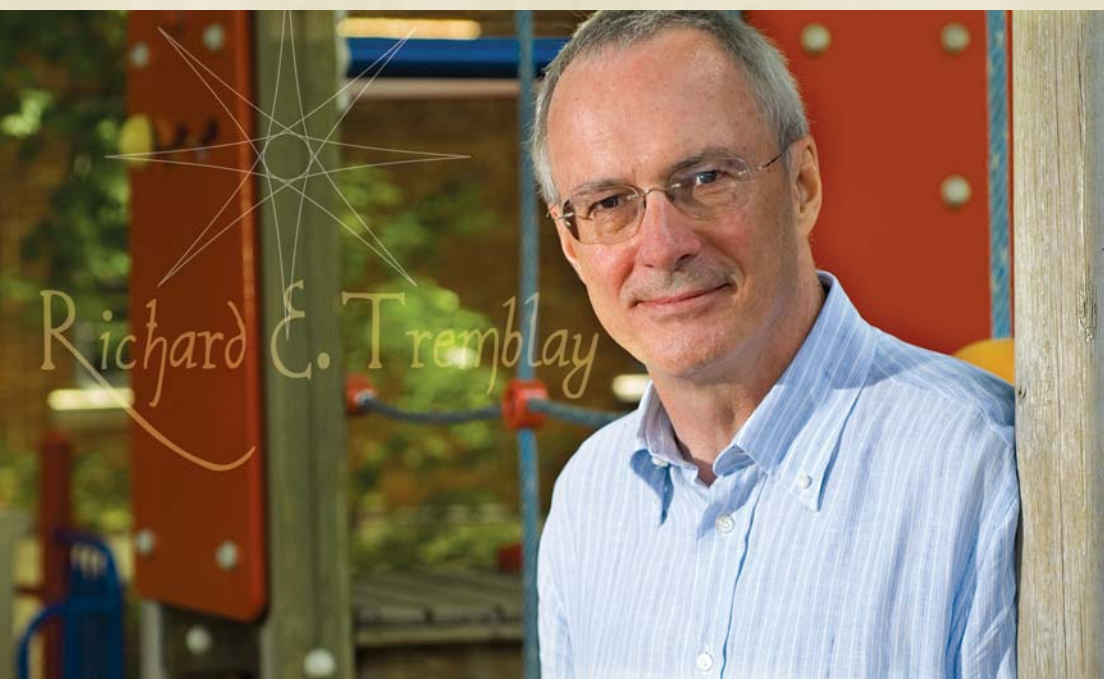
## Richard E. Tremblay

Naît-on bon ou mauvais? Est-ce la société qui transforme l'innocent chérubin en adolescent délinquant, voire en criminel, ou au contraire est-ce qu'elle l'aide, par l'éducation, à contrôler sa bestialité naturelle? Depuis l'Antiquité, cette question fondamentale passionne les philosophes. Cependant, le psychologue Richard Tremblay a su y apporter une réponse scientifique, basée sur l'observation systématique du développement de milliers d'enfants. En 30 années de travaux, ce chercheur hors pair a démontré, au risque d'ébranler les certitudes, que l'être humain se montre agressif et violent dès sa naissance et qu'il apprend ensuite à réprimer ses pulsions. Les découvertes du docteur Tremblay n'ont pas qu'un intérêt philosophique : elles donnent aussi des outils pour prévenir et endiguer la violence humaine.

Enfant, Richard Tremblay se destinait à une tout autre carrière. Né en 1944 à Barrie, en Ontario, il grandit dans la région de l'Outaouais où son père est footballeur professionnel dans l'équipe des Rough Riders. Dans la famille, le sport est presque une religion. Richard Tremblay passe sa vie dans les stades et les aréas jusqu'à son entrée à l'Université d'Ottawa où il choisit évidemment l'éducation physique. Cependant, c'est tout un monde nouveau qu'il découvre en obtenant son premier emploi de professeur d'éducation physique à l'hôpital psychiatrique Saint-Charles de Joliette, en 1966. Le jeune professeur se sent complètement démuni devant les malades qu'il voudrait tant comprendre et il décide alors de retourner aux études. Après une maîtrise en psychoéducation à l'Université de Montréal, il travaille à l'Institut Philippe-Pinel de Montréal, qui accueille des malades mentaux dangereux.

En 1971, l'Université de Montréal inaugure son école de psychoéducation et offre un poste de professeur à Richard Tremblay, à condition qu'il obtienne un doctorat. Ravi, le psychologue s'envole pour l'Université de Londres, où il consacre sa thèse au traitement des adolescents délinquants, dont il montre la piètre efficacité. De retour à Montréal en 1976, avec quelques collègues, il met sur pied la première étude longitudinale de l'agressivité chez les enfants à partir de la maternelle. Le psychologue n'est pas pressé : il sait que, pour vraiment comprendre le développement de la violence, il va devoir suivre ces enfants pendant des années. Patiemment, il crée une équipe interdisciplinaire et interuniversitaire de





chercheurs pour suivre une cohorte de 1 000 garçons avec une série de questionnaires, d'observations et de tests de laboratoire afin de décrire le plus finement possible leurs caractéristiques biologiques, psychologiques et sociales.

Depuis près de 25 ans, les chercheurs observent ces enfants dans leurs interactions avec d'autres enfants, avec leurs parents, avec leurs enseignants, font des prises de sang et des examens d'imagerie cérébrale, et compilent consciencieusement les données. Ils ont créé ainsi l'une des études les plus exhaustives jamais menées sur le développement des enfants.

Grâce au travail acharné de centaines de collaborateurs, cette étude a conduit à une première découverte fondamentale : contrairement à ce que l'on croit souvent, ce ne sont pas les médias ni les jeux vidéo, ni non plus les années passées à l'école, qui rendent les jeunes violents. À 6 ans, ils sont déjà très violents. Au début des années 90, Richard Tremblay commence à créer les bases d'une série d'études longitudinales pour remonter au début de la vie. C'est là qu'il trouve enfin la réponse à la grande question des philosophes : l'être humain n'apprend pas à agresser. Il se montre violent dès qu'il a acquis la coordination de ses membres pour le faire, soit de 6 à 12 mois après la naissance. Et c'est lorsqu'il est âgé de 2 à 4 ans que sa violence atteint son paroxysme. En grandissant, grâce à une éducation appropriée, l'enfant apprend les solutions de rechange qui vont lui permettre, sa vie durant, de maîtriser cette violence innée. Sauf si des facteurs biologiques, environnementaux ou sociaux l'en empêchent.

Par ses études, qui ont porté sur plus de 30 000 enfants et leurs familles, Richard Tremblay a littéralement renversé la façon d'envisager le développement de la violence. Professeur aux départements de psychiatrie, de psychologie et de pédiatrie de l'Université de Montréal, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur le développement de l'enfant, Richard Tremblay est à l'origine d'une véritable école du développement social de l'enfant, présentement reconnue à l'échelle internationale. Directeur du Groupe de recherche sur l'inadaptation psychosociale chez l'enfant et du Centre d'excellence sur le développement des jeunes enfants, membre de la Société royale du Canada, Richard Tremblay est aussi l'auteur de plus de 400 articles, chapitres et ouvrages scientifiques.



- |                           |                             |
|---------------------------|-----------------------------|
| 2006 H. Patrick Glenn     | 1991 Bruce G. Trigger       |
| 2005 Marc Angenot         | 1990 Fernand Dumont         |
| 2004 Henri Dorion         | 1989 Gérard Bergeron        |
| 2003 Andrée Lajoie        | 1988 Thérèse Gouin Décarie  |
| 2002 Paul-André Crépeau   | 1987 Louis-Edmond Hamelin   |
| 2001 Marcel Trudel        | 1986 Adrien Pinard          |
| 2000 Michael Brecher      | 1985 Albert Faucher         |
| 1999 Marcel Dagenais      | 1984 Jean-Charles Falardeau |
| 1998 Vincent Lemieux      | 1983 Michel Brunet          |
| 1997 Margaret Lock        | 1982 Jacques Henripin       |
| 1996 Henry Mintzberg      | 1981 Benoît Lacroix         |
| 1995 Guy Rocher           | 1980 François-Albert Angers |
| 1994 Jean-Jacques Nattiez | 1979 Noël Mailloux          |
| 1993 Gérard Bouchard      | 1978 Marcel Rioux           |
| 1992 Charles Taylor       | 1977 Léon Dion              |



C'est en Europe que les recherches de Richard Tremblay connaissent à l'heure actuelle le plus grand écho. Et le psychologue est revenu récemment à ses préoccupations premières : améliorer l'efficacité des interventions destinées à prévenir la violence, en aidant d'autres chercheurs à élaborer de nouvelles stratégies basées sur ses découvertes et destinées aux femmes enceintes. Toujours par monts et par vaux, le chercheur consacre un temps fou à transmettre son savoir, notamment aux jeunes chercheurs, lui qui n'a jamais pris de vacances, mais considère, comme Confucius, qu'il n'a jamais travaillé tant il aime ce qu'il fait. Et pour diffuser ses connaissances au grand public, il a notamment produit, en 2005, un fascinant documentaire télévisé, intitulé *Aux origines de*

*l'agression : la violence de l'agneau*, qui lui a valu un prix de la Health & Science Communications Association.

Marié et père de deux enfants, qui sont aujourd'hui dans la trentaine, Richard Tremblay prend plaisir à se maintenir en forme physique et morale par la natation, la course à pied, la musique – surtout baroque – et l'écriture. Et ce n'est pas sans un certain humour qu'il se met actuellement en scène dans un livre qui s'annonce passionnant, où il confronte, dans un dialogue fictif au sommet du mont Royal, les connaissances actuelles sur le développement des enfants avec celles de trois grands philosophes, soit Hobbes, Rousseau et Darwin.

Valérie Borde





*Paul-Émile Borduas (1905-1960) a été l'une des principales figures de la peinture de l'après-guerre qui porte son nom souligne le travail de création dans les secteurs des métiers d'art, de l'architecture et de l'urbanisme.*



*Paul-Émile Borduas (1905-1960) a été l'une des principales figures de la peinture de l'après-guerre. Le prix qui porte son nom souligne le travail de création dans les secteurs des arts visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.*

## Rober Racine

Chez Rober Racine, l'étrangeté et la poésie sont la clef d'une œuvre placée sous le signe de la démesure.

Avec lui, la création est toujours là où on ne l'attend pas. Romancier, musicien, dessinateur, performeur, Rober Racine vient de passer six ans à dessiner des vautours. Ces oiseaux de proie, il les a illustrés tous les jours, traçant leurs ombres inquiétantes au recto et au verso d'une feuille chaque fois de même format. Ponctuant ce cycle insolite, il réalisait et exposait, l'an dernier, un tableau de grand format fort justement intitulé *La fin des vautours*.

Pharaonique, obsessionnel, polymorphe, son parcours singulier s'identifie, concède-t-il, à une forme inédite de « gigantisme privé ».

Déjà en 1978, à 22 ans, cramponné au clavier presque quinze heures d'affilée, Racine joue au piano 840 fois de suite les *Vexations* d'Érik Satie. Le récital marathon est encensé par le critique musical Claude Gingras de *La Presse* qui acclame ce jeune, et si déroutant, stakhanoviste du clavier. Ces *Vexations*, Racine les rejouera à quatre reprises. Avec de telles œuvres aussi originales, Racine ouvre alors de nouvelles avenues dans le champ de la performance. Racine déclame en 1980 tout *Salammô* d'une traite. Il escalade en même temps un escalier dont l'architecture et les dimensions sont conçues en fonction de données issues du roman de Flaubert. Le nombre de mots, de phrases, de paragraphes détermine la forme, la hauteur, la structure des marches. À la fin de sa performance, Racine plonge dans le vide.

Les mots hantent l'artiste. Et surtout ce livre qui les contient tous : le dictionnaire. Sa relation avec le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, bref *Le Petit Robert*, est totalement passionnée. Rober Racine a passé 14 années de sa vie à découper, enluminer, mettre en musique les pages du *Robert*. « J'ai rêvé, écrit-il, d'un espace public permanent où tous les mots de la langue française et leurs définitions imprimés sur des petits panneaux seraient plantés au sol, répartis en quartiers de mots. Le lecteur promeneur aurait à se déplacer physiquement dans l'espace, d'un mot à un autre, du quartier de L à celui de I ou des R. »

En grandeur nature, une préfiguration de ce *Parc de la langue française* a été montrée en 1992 à la Documenta de Kassel en Allemagne avec la lettre K. Revenant tous les cinq ans, l'exposition est sans doute la plus renommée de toutes les grandes manifestations internationales d'art contemporain. L'idée du *Parc de la langue française* date de 1979. À partir de là, jusqu'au début des années 1990, Racine découpe les 55 000 définitions du *Petit Robert*. L'entreprise fait de lui à la fois un copiste et un enlumineur. Racine confesse avoir pu se contenter d'écrire un roman avec comme personnage principal cet homme qui dépouille aux ciseaux





le dictionnaire. Au contraire, il a préféré s'engager totalement dans cette expérience de la durée. Première étape à la réalisation du parc, il colle toutes les définitions du *Petit Robert* pour en dresser la maquette aujourd'hui conservée au Musée d'art contemporain de Montréal. « Je voulais présenter autrement le dictionnaire, le rendre visible. Et faire en sorte que les mots passent de couché à debout. Pour ce faire, j'ai utilisé deux exemplaires du *Petit Robert* (l'un pour le recto, l'autre pour le verso). J'ai extrait de ce texte à la fois magique et maléfique toutes les entrées et leurs années de première apparition. Chacun de ses mots a été collé sur un petit carton que j'ai ensuite monté sur un petit bâtonnet noir, prêt à être placé sur une grande surface blanche sur laquelle seraient inscrits tous les mots du dictionnaire. La même opération de découpe/collage s'est donc effectuée autant de fois qu'il y a de mots dans le dictionnaire. »

Dans les 2130 *Pages-Miroirs* achevées en 1994, ce qui reste de chaque page après cette première opération est tronçonné pour retirer certains mots selon une logique prédéterminée. Les mots en italique sont dorés. Les pages découpées se révèlent sur fond de miroirs. Avec leurs traits ainsi créés, elles apparaissent de la sorte un peu comme des partitions de musique « aérant », selon Racine, le dictionnaire.

Le plus étrange est que, pour lui, de tels projets sont perçus comme allant de soi. « Vous auriez bien tort de le tenir pour fou », prévenait d'emblée en 1999, non sans humour, le journaliste Jean-Baptiste Harang dans le quotidien parisien *Libération* à l'occasion d'un article sur Racine. Les productions titanesques envisagées par l'artiste font se côtoyer les notions d'exécution, de transcription, de variation et de transposition. S'investissant totalement dans ces tâches impossibles, Racine impose une vision du monde où la pensée ne se matérialise qu'à travers un labeur de longue haleine qui « habite » totalement la création. Le temps devient le sujet essentiel de ses œuvres.

Révélat, indique John Porter, directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec, « un engagement profond envers la langue française », l'écriture et les mots demeurent de façon tout aussi imprévue la matière première de Rober Racine. Son premier roman, *Le mal de Vienne*, voit le jour en 1992. Ce touche-à-tout qui se servait pour ses œuvres d'art de livres et des mots traite d'art dans ce qu'il écrit! *The Lightning Field*, œuvre de land art de l'Américain Walter de Maria, devient le cadre de son deuxième roman, *Là-bas, tout près* (1997). Le récit relate une visite sur ce site du désert du Nouveau-Mexique où 400 tiges d'acier y attirent les éclairs.

En 1999, à l'occasion de l'exposition internationale *Les Champs de la sculpture* qui a eu lieu sur l'avenue des Champs-Élysées à Paris, on lui demande de refaire une partie du *Parc de la langue française*. Racine préfère alors livrer un *Luna Parc* tout personnel. Le dictionnaire s'éclipse. Nouvel objectif : cette lune qui le fascine depuis l'enfance. Rober Racine fait alors découvrir aux Parisiens des petits fragments de Lune sur terre. « Pour marquer le trentième anniversaire de la première marche





2006	Angela Grauerholz	1991	Michel Dallaire
2005	Micheline Beauchemin	1990	Michel Goulet
2004	Maurice Savoie	1989	Claude Tousignant
2003	Raymonde April	1988	Fernand Leduc
2002	Jocelyne Allouche	1987	Françoise Sullivan
2001	Roland Poulin	1986	Betty Goodwin
2000	Jacques Hurtubise	1985	Charles Daudelin
1999	René Derouin	1984	Alfred Pellan
1998	Jean McEwen	1983	Marcelle Ferron
1997	Irene F. Whittome	1982	Roland Giguère
1996	Melvin Charney	1981	Jean-Paul Riopelle
1995	Charles Gagnon	1980	Guido Molinari
1994	Henry Saxe	1979	Julien Hébert
1993	Armand Vaillancourt	1978	Ulysse Comtois
1992	Dan S. Hanganu	1977	Léon Bellefleur



sur la Lune, explique Racine, j'ai pensé regrouper en constellation les 45 villes (dont Montréal, au planétarium) où l'on peut voir des pierres lunaires rapportées par les astronautes. »

La Lune! L'astre d'argent a été aussi au cœur de *L'ombre de la terre*, son troisième roman publié en 2002.

Tissant entre elles des références inédites, se construisant pas à pas au fil de chaque geste qui les compose, ses œuvres processus tentent ni plus ni moins que d'apprivoiser l'immensité. Cette approche « sidérale »

l'a conduit à des œuvres ayant pour thème l'espace et l'astronomie comme en témoignent des titres tel *Effleurer le sommeil des comètes*, ou encore ces noms d'étoiles que sont Selena ou Spica, objets d'une exposition en 1999.

Désormais, ce créateur encyclopédique qu'est Racine veut revenir à la conquête spatiale, son autre grand dada avec le dictionnaire. Racine a chassé de son cerveau les vautours qui y rôdaient, sujet de son prochain roman. Le déclencheur de cette série sur les rapaces avait été une visite au zoo de Barcelone en février 1999.

Parallèlement à son parcours singulier, Rober Racine a été chroniqueur culturel à la radio de Radio-Canada. Il a collaboré avec des chorégraphes réputés, récité un feuilleton radiophonique pour six ou sept personnages et une pièce de théâtre, écrit plus de soixante-dix articles de critique d'art, collaboré avec d'autres créateurs tels que Marie Chouinard, Édouard Lock, Raymond Gervais, Irène Whittome, Françoise Sullivan et Robert Marcel Lepage. En tant qu'artiste, Racine a participé à plusieurs expositions à travers le monde, tant individuelles que collectives, notamment à la Biennale de Venise en 1990 et à celle de Sydney, en Australie, la même année. Il a reçu le prix Louis-Comtois en 1998, de même que le prix Ozias-Leduc de la Fondation Émile-Nelligan en 1999 et ses œuvres font partie des plus prestigieuses collections québécoises et canadiennes.

En 1993, le magazine culturel *Voir* lui demandait quelle était sa conception du rôle de l'artiste. Rober Racine répondit : « L'artiste est là pour offrir des visions, transcender le réel, le montrer sous de nouveaux angles. Il ressemble à un pilote d'essai. Il repousse toujours plus loin les limites de l'exploration du monde et de l'infini. Son rôle est de capter et saisir l'insondable de la vie et des êtres. Il doit garder ses contemporains en contact permanent avec la lumière et la poésie. Il crée des liens entre le visible et l'invisible, l'audible et l'inouï, chuchote des secrets, trace des mystères, vivifie les sens, communique les présences du sacré. Il doit s'adresser au cœur des gens, à leur musique intérieure. »





*ans le secteur des arts de la scène, le prix  
enise-Pelletier (1923-1976) honore la mé  
cette femme de théâtre réputée. Il est rés  
ix domaines de la chanson, de la musique  
l'art lyrique, du théâtre et de la danse.*



*Dans le secteur des arts de la scène, le prix Denise-Pelletier (1923-1976) honore la mémoire de cette femme de théâtre réputée. Il est réservé aux domaines de la chanson, de la musique, de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.*

# Paul Hébert

*Il était un petit navire...*

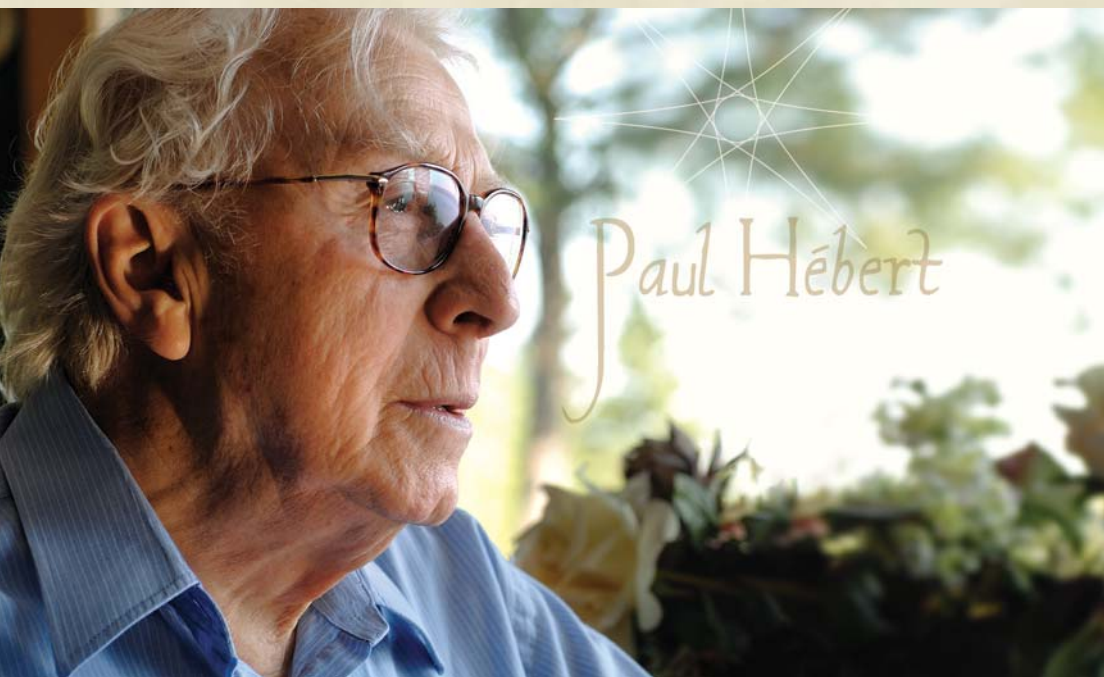
C'est un petit, tout petit bateau qui voguait, tiré par un fil, dans un décor d'opérette qui déclencha chez le jeune Paul Hébert la passion pour le théâtre. Déçu par ce trucage trop simpliste, l'étudiant n'eut de cesse de faire que le jeu soit vrai, qu'il n'y ait pas de tricherie pour que le courant passe entre la scène et la salle. D'une déception momentanée surgit un constant souci de vérité. Ce jour-là, une vocation était née. Paul consacra toute sa vie à son art en tant que metteur en scène, comédien, fondateur de théâtres, directeur de compagnies et pédagogue.

Orphelin à 14 ans, Paul Hébert quitte son Thetford Mines natal. Attiré par les arts, il s'oriente vers le théâtre. C'est au Collège de Lévis qu'il monte sur les planches pour la première fois, comme comédien et comme assistant metteur en scène, dans *La bergère au pays des loups* d'Henri Ghéon. Durant cette période, les années 1940, Pierre Boucher, directeur de la compagnie Les Comédiens de Québec, assiste au Collège à une représentation dans laquelle joue Paul Hébert. Il perçoit immédiatement tout le potentiel de ce comédien en devenir et lui propose de se joindre à sa troupe. Paul quitte alors Lévis pour terminer son cours classique à l'Université Laval, aux facultés des lettres et de philosophie. *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux sera la première production à laquelle prendra part Paul Hébert avec Les Comédiens de Québec, en tant que metteur en scène et acteur, sous les traits d'Arlequin.

La rencontre avec Pierre Boucher sera déterminante. Pour Paul Hébert, Pierre sera le frère qu'il n'aura jamais eu. Mais il sera aussi un mentor exigeant qui saura développer ses talents de comédien, de décorateur et de costumier. Paul Hébert apprend ainsi tous les métiers du théâtre. Tant et si bien que Pierre Boucher lui confie la direction de la compagnie au cours des deux ans qu'il passe en France. À son retour, Pierre convainc Paul d'entreprendre, lui aussi, une formation en Europe. Le maître recommande cependant à l'élève de se rendre en Angleterre plutôt qu'en France. Il a compris qu'à Paris on enseigne le théâtre mais qu'à Londres, on soumet les acteurs à un véritable entraînement.

S'embarquer pour l'Europe et souhaiter s'inscrire à une école aussi prestigieuse que celle du Old Vic Theatre n'est pas chose facile. Mais Paul Hébert trouve là un défi à la hauteur de ses ambitions. Il apprend que le British Council offre des bourses d'études en art. Il pose sa candidature et se voit invité à New York pour une audition devant Margaret Webster. À son retour, un télégramme lui apprend qu'il a obtenu la bourse, ce qui fait de lui le premier étudiant canadien de cette école considérée, à l'époque, comme l'une des meilleures d'Europe. En 1949, jeune marié, Paul Hébert met le cap sur l'Europe avec sa nouvelle épouse.





Paul Hébert trouvera de nouveaux maîtres en Michel Saint-Denis, un Français ami du général de Gaulle, et Glen Byam Shaw, un acteur du calibre de John Guilgud et Laurence Olivier. Ses deux années de formation sous la houlette de ces deux codirecteurs du Old Vic font de lui un homme nouveau, un véritable homme de théâtre.

En 1951, boursier de la Canada Foundation, Paul Hébert parcourt l'Europe. Il rencontre les principaux artisans du renouveau théâtral, alors en pleine éclosion sur tout le continent. Son séjour londonien, qui le plonge dans le répertoire shakespearien, et la fréquentation d'artistes internationaux donnent à Paul une vision claire de son art : le théâtre n'est pas seulement une œuvre littéraire mais, avant tout, un engagement social.

En choisissant d'aller se former à l'étranger, Paul Hébert est à l'avant-garde de l'ouverture aux autres cultures qui est si présente dans l'air du temps aujourd'hui. Visionnaire, il s'offre ainsi comme modèle à l'ère de la mondialisation et de la diversité culturelle. Quand il sera reçu Grand Québécois, en 1997, il déclarera : « La société québécoise, avec son métissage culturel, est à un carrefour extraordinaire. Parce que le théâtre est un phénomène social, il peut être le miroir qui reflète le mieux ce carrefour. »

Armé de nouveaux principes et d'une conscience aiguisée, Paul rentre au pays en 1952. Son engagement à l'égard de sa profession se traduit concrètement par la fondation de nouveaux théâtres. Ils seront au nombre de cinq : le Théâtre Anjou en 1954, le Chantecler avec son ami Albert Millaire en 1955 – ce sera le premier théâtre d'été –, l'Estérel en 1961, L'Atelier en 1964, voué à l'entraînement des acteurs comme il l'a lui-même expérimenté à Londres, et enfin le Théâtre Paul-Hébert à l'île d'Orléans en 1982. Ce bâtiment est déplacé, en 1998, et installé en haut des chutes Montmorency pour devenir le Théâtre de la Dame blanche. Le Théâtre du Trident, une importante figure de proue du théâtre à Québec créé en 1970, a aussi comme cofondateur Paul Hébert, qui en assure la direction pendant six ans, période durant laquelle la fréquentation de cette salle déclinera.

En tant que metteur en scène, Paul Hébert voit large et loin. Il sait choisir des pièces du répertoire international, classique et contemporain, tout en faisant la part belle aux œuvres d'ici. Le dénominateur commun demeure constant : que les œuvres sélectionnées portent un message social important. Ses talents de metteur en scène sont remarqués dès 1957. Il se voit décerner le prix de la meilleure mise en scène pour *Six personnages en quête d'auteur*. Il reçoit les mêmes honneurs pour *Charbonneau et le Chef* et *La mort d'un commis voyageur*, en 1975. *La mégère apprivoisée*, *Pygmalion*, *La chatte sur un toit brûlant*, et *Québec, printemps 1918* (dont il est le coauteur avec Jean Provencher et Gilles Lachance) sont autant de brillantes productions signées Paul Hébert. Certaines deviendront ses pièces fétiches, qu'il revisitera plusieurs fois avec la ferveur d'un apôtre du *work in progress*.



- |                          |                            |
|--------------------------|----------------------------|
| 2006 Hélène Loiselle     | 1991 Gilles Tremblay       |
| 2005 Clémence DesRochers | 1990 Joseph Rouleau        |
| 2004 Walter Boudreau     | 1989 Jeanne Renaud         |
| 2003 Robert Lepage       | 1988 John Newmark          |
| 2002 Édouard Lock        | 1987 Jean-Louis Roux       |
| 2001 Paul Buissonneau    | 1986 Colette Boky          |
| 2000 André Brassard      | 1985 Jean Gascon           |
| 1999 Jean-Pierre Ronfard | 1984 Fernand Nault         |
| 1998 Gilles Pelletier    | 1983 Gilles Vigneault      |
| 1997 Raymond Lévesque    | 1982 Lionel Daunais        |
| 1996 François Morel      | 1981 Jean Papineau-Couture |
| 1995 Walter Joachim      | 1980 Ludmilla Chiriaeff    |
| 1994 Martine Époque      | 1979 Jean Duceppe          |
| 1993 Monique Mercure     | 1978 Bernard Lagacé        |
| 1992 Vincent Warren      | 1977 Félix Leclerc         |



Le travail de Paul Hébert ne s'effectue pas qu'en coulisses. Son rôle de comédien le place depuis plus de 60 ans sous les projecteurs de la scène, de la télévision et du cinéma. Il prend part aux débuts de l'aventure télévisuelle, dès 1953, dans le téléroman *14, rue des Galais*, et sera présent au petit écran jusqu'en 2005, dans la série *Nos étés*. Il fait partie de la distribution de nombreux téléthéâtres. Dans la longue liste de ses prestations cinématographiques, on note sa participation à des films comme *La neuvaïne*, *La vie heureuse de Léopold Z*, *Les fous de Bassan* et *Le confessionnal*. À la scène, il campe un George inoubliable dans *Qui a peur de Virginia Woolf?* et un Don Quichotte d'une envergure peu commune dans

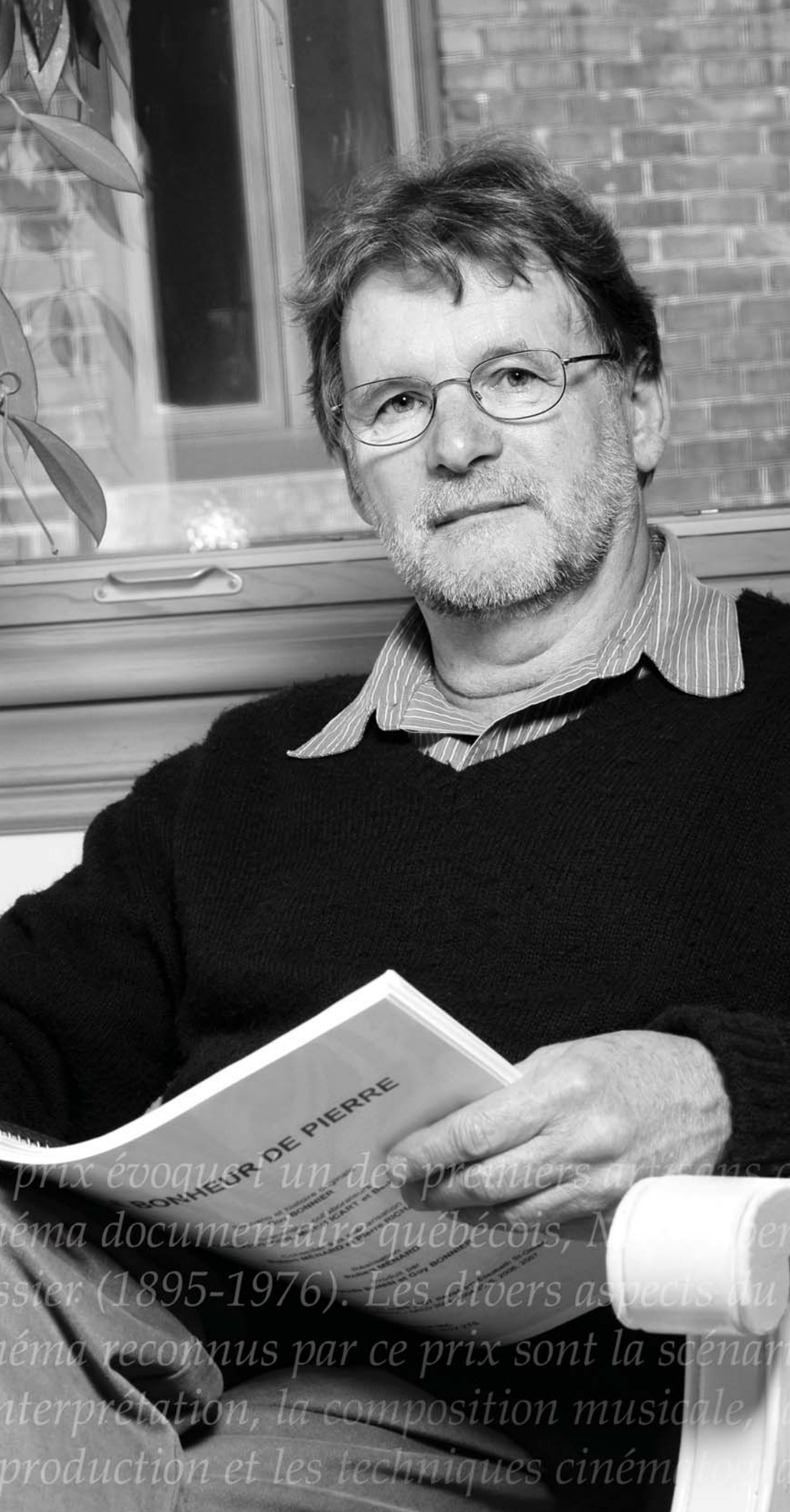
l'adaptation de Jean-Pierre Ronfard. Son interprétation de Prospero dans *La tempête* de Shakespeare, mise en scène par Robert Lepage, lui vaut le Prix du public lors de la soirée des Prix d'excellence des arts et de la culture.

Grand pédagogue, Paul Hébert enseigne à l'École nationale de théâtre en 1965, puis dirige les conservatoires d'art dramatique de Montréal et de Québec, en 1969 et 1970 respectivement. Il est également vice-président du Centre national des arts, à Ottawa, en 1969. Mais ce n'est pas seulement dans une salle de cours que Paul Hébert exerce son devoir de transmission et de partage des connaissances, des valeurs. Il est de tous les combats, monte sur toutes les tribunes pour s'ériger contre le prêt-à-penser d'une société de marché où le théâtre n'aurait pas sa juste place. Il riposte aux difficultés en devenant lui-même entrepreneur culturel : il fonde ses théâtres.

Pour Paul Hébert, l'honneur de recevoir le prix Denise-Pelletier se double d'une nostalgique émotion. Il a bien connu Denise Pelletier, à l'époque du Théâtre Anjou. « Je conserve le souvenir d'une grande comédienne dont les qualités de cœur n'avaient d'égales que l'excellence du jeu », se rappelle-t-il. Cette récompense s'ajoute à une longue liste de reconnaissances professionnelles telles que le Prix du Gouverneur général, les médailles de l'Ordre national du Québec et de l'Ordre du Canada, deux doctorats honorifiques et le Prix Hommage de l'Académie québécoise du théâtre.

Si ce sont ses idées sur la nécessaire fonction sociale et culturelle du théâtre qui ont guidé la carrière au long cours de Paul Hébert, ce sont ses actions d'éclat qui ont fait de lui un être d'exception, un passionné inspiré et un artiste reconnu pour son intégrité, son audace et son humanité. Personnage de théâtre, c'est en tant qu'acteur social qu'il a contribué à la mise au monde du théâtre professionnel d'aujourd'hui.





*prix évoque l'un des premiers artisans du  
cinéma documentaire québécois, Michel  
Bohner (1895-1976). Les divers aspects du  
cinéma reconnus par ce prix sont la scénarisation,  
l'interprétation, la composition musicale, la  
production et les techniques cinématographiques.*



Ce prix évoque l'un des premiers artisans du cinéma documentaire québécois, M<sup>sr</sup> Albert Tessier (1895-1976). Les divers aspects du cinéma reconnus par ce prix sont la scénarisation, l'interprétation, la composition musicale, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

## Pierre Mignot

Au début des années 1980, son nom est sur toutes les lèvres des artisans du milieu cinématographique québécois et des journalistes. C'est qu'une des personnalités les plus fortes du cinéma américain des années 1970 fait appel à lui. Le cinéaste s'appelle Robert Altman, et la personne, qui est un directeur de la photographie québécois, se nomme Pierre Mignot. Son nom sera à jamais collé à la carrière de l'Américain puisqu'à partir de 1982, il travaillera sur de nombreuses productions d'Altman.

Pierre Mignot raconte : « Robert Altman devait venir tourner *Easter Egg Hunt* à Montréal en 1980 et cherchait un directeur photo. Il avait mon nom sur une liste car il avait vu à Cannes, en 1977, *J. A. Martin, photographe*, de Jean Beaudin, pour lequel Monique Mercure avait remporté le prix d'interprétation féminine ex æquo avec Shelly Duval de *Three Women*. Il a demandé de me rencontrer et ça a cliqué. Le film ne s'est pas fait et ce n'est qu'un an plus tard que ma collaboration débute avec lui, pour *Come Back to the Five and Dime, Jimmy Dean*, tourné en studio, sans aucun extérieur, à New York. »

Sa dernière collaboration avec Altman remonte à *Prêt-à-porter*, qui sort en 1994. Il aura tourné neuf films en douze ans aux côtés de ce cinéaste avec qui il a entretenu une grande complicité. Si sa collaboration cesse, c'est autant par peur d'une routine qu'à cause des voyages, de l'éloignement de sa famille, sans parler des difficultés de parler la langue de Shakespeare. « Je ne la maîtrise pas vraiment complètement », avoue-t-il. C'est aussi pour ces raisons qu'il n'a pas voulu faire carrière à Hollywood où, pourtant, il aurait pu déménager et gagner très bien sa vie. « On m'offrait des contrats de longue durée sans droit de regard et cela ne m'intéressait pas. J'avais envie de travailler dans mon pays, avec des Québécois, avec des gens avec qui j'ai des atomes crochus. »

Il ne chômera pas au Québec. Il collabore avec une vingtaine d'auteurs, de Robert Favreau (*Un dimanche à Kigali*) à Jean-Marc Vallée (*C.R.A.Z.Y.*), en passant par Gilles Carle (*Maria Chapdelaine*), Jacques Leduc (*La vie fantôme*) et Robert Lepage (*Nô*). Et il reste fidèle à certains, comme Jean Beaudin (*Mario, Sans elle*), Léa Pool (*Anne Trister, À corps perdu, Le papillon bleu*, entre autres) et Robert Ménard (dont *Une journée en taxi* et *Cruising Bar*).

Était-il prédestiné à devenir directeur de la photographie un jour? Tout est affaire de hasard comme cela arrive habituellement. Il commence à s'intéresser à la photo vers l'âge de 12 ans grâce à un copain qui l'invite un soir à venir voir son frère





qui développe chez lui ses pellicules. « Quand j'ai vu apparaître un portrait dans le bain de développement, cela m'a fasciné. Je me suis dit : "C'est ça que je veux faire plus tard". » Il économise l'argent qu'il gagne comme livreur d'épicerie pour acheter un appareil photo. Il apprend donc sur le tas, avec essais et erreurs, les techniques de l'image. Il tourne également des films en 8 mm et en super-8. Plus tard, durant ses études collégiales, il gagne des sous en faisant des photos de mariage. Comme il n'y a pas de cours de photographie au Québec à l'époque, et ne pouvant s'inscrire dans les grandes écoles en Pologne, en Italie ou en France – ses parents sont d'un milieu modeste –, il étudie la technique de réfrigération.

Il remplace un jour un ami malade qui est photographe de plateau et il a un deuxième coup de foudre : le cinéma. Il entend dire que Michel Brault tourne *Entre la mer et l'eau douce* et, prenant son courage à deux mains, va le voir et lui demande s'il peut occuper une charge. Brault lui répond que le montage débute. Durant six mois, Pierre Mignot est assistant-monteur. Il décide alors de se lancer dans le métier et va porter des demandes d'emploi à l'Office national du film (ONF), à Radio-Canada, à des entreprises privées, comme Delta Films qui l'engage et lui fait faire autant de l'image et du son que du laboratoire de développement. La chance lui sourit : en 1967, l'ONF l'appelle pour qu'il soit assistant-caméraman d'un court métrage dont le chef opérateur est Alain Dostie. Il reste douze ans dans la boîte où il passe par tous les métiers touchant la caméra, tant pour des fictions, comme *Entre tu et vous* de Gilles Groulx, que pour des documentaires, comme *Ntési Nana Shepen 1* d'Arthur Lamothe. Il y réalise même, en 1973, un moyen métrage documentaire sur une course de voiliers intitulé *Sous le vent*.

Quand Pierre Mignot quitte l'Office national du film en 1979 pour devenir pigiste, il a déjà à son actif J. A. Martin, *photographe*. « Mais mon premier film en tant que directeur photo est *C'est ben beau l'amour* de Marc Daigle, en 1971, qui était une production privée, précise-t-il. C'était une fiction et, en fait, c'est par la fiction que j'ai vraiment acquis mon métier. » Ce métier, il désire le pratiquer le plus librement possible en choisissant les réalisateurs avec lesquels il a des affinités. « Le scénario aussi m'importe », indique-t-il.

Il a pourtant à cette époque une trentaine de films à son actif, presque tous des longs métrages, auxquels il ajoute depuis 1979 plus de 50 films qu'il choisit toujours soigneusement. N'aimant pas les grosses productions de type hollywoodien, dans lesquelles il y a des vedettes à l'égo surdimensionné, il préfère les films à petit budget, comme le sont généralement les longs métrages québécois. Ce qui facilite le rapport avec l'auteur du film. Est-ce que cela lui permet également d'affirmer sa touche? Pierre Mignot s'en défend : c'est le réalisateur qui impose son style, sa manière de voir. Lui, il est à son service. Le métier demande avant





- |                           |                            |
|---------------------------|----------------------------|
| 2006 Léa Pool             | 1992 Jean-Claude Labrecque |
| 2005 Fernand Dansereau    | 1991 Frédéric Back         |
| 2004 Pierre Hébert        | 1990 Gilles Carle          |
| 2003 André Forcier        | 1989 Denys Arcand          |
| 2002 Robert Daudelin      | 1988 Anne Claire Poirier   |
| 2001 René Jodoin          | 1987 Rock Demers           |
| 2000 Micheline Lanctôt    | 1986 Michel Brault         |
| 1999 Roger Frappier       | 1985 Gilles Groulx         |
| 1998 Georges Dufaux       | 1984 Claude Jutra          |
| 1997 Colin Low            | 1983 Maurice Blackburn     |
| 1996 Jacques Giraldeau    | 1982 Norman McLaren        |
| 1995 Jean Pierre Lefebvre | 1981 Pierre Lamy           |
| 1994 Pierre Perrault      | 1980 Arthur Lamothe        |
| 1993 Francis Mankiewicz   |                            |



tout une grande capacité d'adaptation que l'expérience, les connaissances, la sensibilité et le désir de perfection complèteront.

Chaque cinéaste a sa vision et ses méthodes. Avec Jean Beaudin, il faut savoir de lui qu'il est aussi rigoureux que rigide; il prépare minutieusement les plans sur place; ayant étudié aux beaux-arts, il connaît le cadrage et la lumière; il est très directif. « Ma part de création se situe dans l'éclairage », insiste Pierre Mignot. La méthode de Léa Pool est différente : elle prépare le découpage avec lui; ses références sont souvent des photographies et des tableaux; il y a une plus grande intimité avec elle.

Avec Robert Ménard, si le découpage est déjà fait, c'est au moment du tournage que le champ est laissé au chef opérateur. Tandis qu'avec Robert Altman la part d'improvisation est très grande, le scénario peut même changer au tournage. « J'avais carte blanche avec lui. » Il précise : « Certains sont visuels, d'autres moins, et naturellement, pour un directeur photo, les cinéastes très visuels sont un enchantement, par exemple Jean-Marc Vallée qui, comme Beaudin, a déjà beaucoup réfléchi sur les plans à tourner, il sait ce qu'il veut, mais il te donne beaucoup de liberté. »

Pour cet admirateur de directeurs de la photographie comme Gordon Willis et Néstor Almendros, l'image est une émotion. Pierre Mignot ne cherche donc pas à développer un style pictural reconnaissable. Selon lui, le chef opérateur met en images la pensée du réalisateur. « Il faut se fier à son instinct, parer l'imprévisible, oser, savoir être modeste et accepter qu'on ne fera pas un chef-d'œuvre chaque fois. Mais certains films me donnent plus de satisfaction que d'autres, comme *J. A. Martin, photographe, Sans elle, À corps perdu, C.R.A.Z.Y.*, qui répondent à mes besoins, à mes désirs de photographe. »

Sa carrière prolifique est reconnue par des prix, dont cinq Géméaux et trois Jutra. Il est nommé Grand Montréalais de l'avenir en 1983. La Cinémathèque québécoise lui consacre en 2005 une rétrospective avec une quinzaine de films. Pierre Mignot a beaucoup travaillé, travaille encore beaucoup. « Je peux même dire que j'ai beaucoup trop travaillé, reconnaît-il. J'ai 63 ans maintenant et j'ai envie de me reposer un peu. »

Difficile de le croire : il ne le pourra jamais tant son talent est recherché, sa compétence et sa créativité ayant largement contribué à donner au cinéma québécois professionnalisme et prestige.





Le prix a été créé en hommage à Gérard Morin (1908-1970), un des pionniers de la connaissance en histoire québécoise. Les activités de la commission de la recherche, la création et la mise en œuvre de programmes de recherche, des publications, des colloques, des séminaires, des ateliers, des conférences, des ateliers de la muséologie, des ateliers de culture populaire



*Ce prix a été créé en hommage à Gérard Morisset (1898-1970), un des pionniers de la connaissance et de la mise en valeur du patrimoine québécois. Les activités reconnues aux fins de ce prix sont la recherche, la création, la formation, la gestion, la conservation et la diffusion dans les domaines des biens culturels, des archives, de la muséologie et de la culture populaire traditionnelle.*

# Jacques Lacoursière

Animateur d'émissions de radio et de télé, auteur d'ouvrages best-sellers, conférencier sollicité pour les grandes comme les petites occasions, concepteur d'expositions muséales, Jacques Lacoursière est sans doute le plus visible des historiens québécois. Depuis maintenant 45 ans, ce vulgarisateur hors pair s'attache à transmettre à ses compatriotes la grandeur de l'histoire du Québec. En utilisant à cette fin honorable tous les moyens.

Dans son jeune âge, ce fils d'imprimeur né à Shawinigan en 1932 au sein d'une famille nombreuse s'imagine plutôt en littéraire, voire en romancier. Adolescent, il fréquente assidûment les grands auteurs, dont plusieurs sont alors à l'index, comme Baudelaire. Et sans Denis Vaugeois, peut-être aurait-il trouvé sa voie dans l'enseignement de la littérature ou encore, à l'instar de son illustre copain de classe Jean Chrétien, dans la pratique du droit.

L'histoire a happé Jacques Lacoursière un peu tardivement, vers la fin de la vingtaine, à la faveur d'un retour aux études effectué en 1960 à l'École normale Maurice-L.-Duplessis, à Trois-Rivières; le futur ministre et éditeur Denis Vaugeois y enseigne l'histoire et la psychologie. « Excellent dans la première discipline, moins bon dans la seconde! », se rappelle un Jacques Lacoursière amusé. Avec Denis Vaugeois et quelques autres, dont M<sup>gr</sup> Albert Tessier, il sera de l'aventure du *Boréal Express*, lancé en 1962. Conçu à la manière d'un véritable journal, il évoque les événements du passé à l'aide de manchettes, d'articles, d'annonces... Pas moins de 10 000 abonnés sont bientôt au rendez-vous.

La période *Boréal*, qui prend fin en 1973, se révélera éminemment formatrice. Nul doute que Jacques Lacoursière ait découvert là l'importance de « raconter l'histoire », de l'« humaniser », de la traiter à la manière d'un « détective ». Dans cette optique il considère les dates, la chronologie – alors au fondement de l'enseignement de la discipline – comme un simple cadre. « L'histoire, c'est de l'humain », insiste-t-il. C'est ce qu'apprendront les élèves de quatrième secondaire à compter de 1968 dans *Canada-Québec, synthèse historique*, écrit en collaboration avec Denis Vaugeois et Jean Provencher. Des personnages, des faits, de l'action : son caractère novateur a installé la notoriété de l'ouvrage qui a connu plusieurs vies, dont une dernière (à ce jour) en 2000.





La participation au *Canada-Québec* ne sera pas le seul engagement de Jacques Lacoursière dans l'enseignement de l'histoire, loin s'en faut. Organismes et comités font appel à son expertise et en 1995-1996, il préside un groupe de travail mis sur pied par le ministère de l'Éducation du Québec. Aujourd'hui, il demeure en la matière un observateur et un critique acéré. « L'historien n'est pas objectif : ma vision de l'histoire du Québec et du Canada diffère forcément de celle, par exemple, d'un anglican de Toronto. Il peut néanmoins viser l'impartialité. Mais les programmes officiels veulent tellement éviter les éléments de confrontation, cherchent tellement l'objectivité qu'ils aseptisent le passé. »

En 1968, celui qui se présente depuis longtemps comme un simple « consultant en histoire » occupe, au ministère de l'Éducation, l'un des rares emplois salariés de sa carrière. Il y devient l'artisan d'une importante série radiophonique : *En montant la rivière*. Dès lors ses collaborations avec les médias électroniques ne cesseront plus. D'une longue liste on extraira l'émission de radio *J'ai souvenir encore* qu'il anime pendant une décennie, de 1994 à 2004, et l'impérissable *Épopée en Amérique : une histoire populaire du Québec*, lauréate de trois prix Gémeaux en 1997. La télé-série, qui se décline en treize épisodes d'une heure réalisés par le cinéaste Gilles Carle, sera diffusée sur Télé-Québec puis reprise par TVA et TV5. Jacques Lacoursière y fait office de chercheur, rédacteur, scénariste et animateur!

*Épopée en Amérique* témoigne à merveille des constantes de Jacques Lacoursière, animé par le désir de rendre l'histoire vivante, de réconcilier les Québécois avec leur propre histoire, de conscientiser les individus à leur présent par une meilleure connaissance de leur passé. C'est ce même désir qui l'aura incité à entreprendre en 1979, avec Hélène-Andrée Bizier, un projet ambitieux, et audacieux : la rédaction d'une série de fascicules coiffés du titre *Nos racines*, et vendus notamment dans les... supermarchés! Les 144 fascicules publiés jusqu'en 1982 trouvent leur public : au total, plus de 5 000 000 d'exemplaires s'envolent!

Les historiens n'ont pas tous applaudi à cette mise en marché peu orthodoxe de *Nos racines*. « L'important, c'est qu'on me lise », a toujours répondu le principal intéressé. Entendre : qu'on lise l'histoire, ce qui implique de la transmettre dans un langage compréhensible et vivant. Le langage de Jacques Lacoursière, on en a déjà récompensé la qualité, et trois fois plutôt qu'une! La Société d'histoire nationale du Canada a en effet souligné ses talents de vulgarisateur en lui décernant le prix Pierre-Berton en 1996, alors que la Médaille de l'Académie des lettres du Québec lui était remise en 2002 et que le Prix des Bouquinistes du Saint-Laurent couronnait l'ensemble de son œuvre en 2007. « Est-ce surtout mon style que l'on retient? » fait mine de s'inquiéter ce bourreau de travail doté d'un solide sens de l'humour.



- 2006 Paul-Louis Martin
- 2005 Cyril Simard
- 2004 John R. Porter
- 2003 Marcel Junius
- 2002 Norman Clermont
- 2001 Carol Couture
- 2000 Non attribué
- 1999 Luc Noppen
- 1998 Jean-Claude Dupont
- 1997 France Gagnon Pratte
- 1996 Michel Lessard
- 1995 Maurice Lemire
- 1994 Phyllis Lambert
- 1993 Carmen Gill-Casavant
- 1992 Jean-Claude Marsan



C'est à partir de la matière amassée pour *Nos racines* que Jacques Lacoursière concoctera son grand œuvre : *Histoire populaire du Québec – populaire renvoyant à peuple –*, publié en quatre tomes entre 1995 et 1997. Une fois de plus les non-spécialistes applaudissent à la vivacité du style, les historiens reconnaissent quant à eux la rigueur démontrée dans la magistrale synthèse, et au final l'éloge est unanime. La manière Lacoursière? Relier les grands événements et les gens ordinaires qui en ont subi les conséquences, relater les conditions d'existence de nos ancêtres, et ne pas craindre d'y mettre un supplément d'âme. « Comment vivaient les soldats qui ont fait la bataille des plaines d'Abraham? et leurs femmes restées au foyer? Cela m'importe beaucoup plus que la bataille elle-même », dit ainsi l'historien pour résumer sa démarche.

Lu, vu et entendu, Jacques Lacoursière a néanmoins souventes fois travaillé dans l'ombre en collaborant avec des revues, des sociétés d'histoire, des sociétés de généalogie et des musées. On soulignera seulement qu'il fut l'un des principaux artisans de l'exposition permanente *Mémoires* du Musée de la civilisation : une autre réalisation notable du très polyvalent historien car l'exposition inaugurée en 1988 fera date parmi les activités du Musée, autant en raison de sa longévité que de son succès populaire.

Au moment où on lui annonçait qu'il était le quinzième lauréat du prix Gérard-Morisset, Jacques Lacoursière peaufinait le cinquième tome d'*Histoire populaire du Québec*. La période couverte – 1960-1971 – est aussi brève que riche, avec la Révolution tranquille, l'émancipation des femmes, la crise d'Octobre... « Plus on approche de l'époque contemporaine, plus on a tendance à être prolixe parce qu'on ne sait pas exactement ce qui sera retenu », s'excuse presque l'historien. Reste qu'il songe à un sixième tome afin de conduire son cycle jusqu'en 1982, année du rapatriement de la Constitution canadienne. « Si Dieu me prête vie », se plaît à dire celui pour qui l'Histoire demeure un des plus précieux lieux de patrimoine.

Cet ardent gardien et passeur de la mémoire collective a été fait chevalier de l'Ordre national du Québec en 2002, membre de l'ordre national du Mérite de la République française en 2003 et membre de l'Ordre du Canada en 2006.







*Ce prix rend hommage à Armand Frappier (1904-1991), fondateur de l'institut de recherche qui porte son nom. Il s'adresse aux personnes qui ont créé ou développé une institution de recherche, ou qui se sont consacrées à l'administration et à la promotion de la recherche, ou encore qui ont su faire croître l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.*

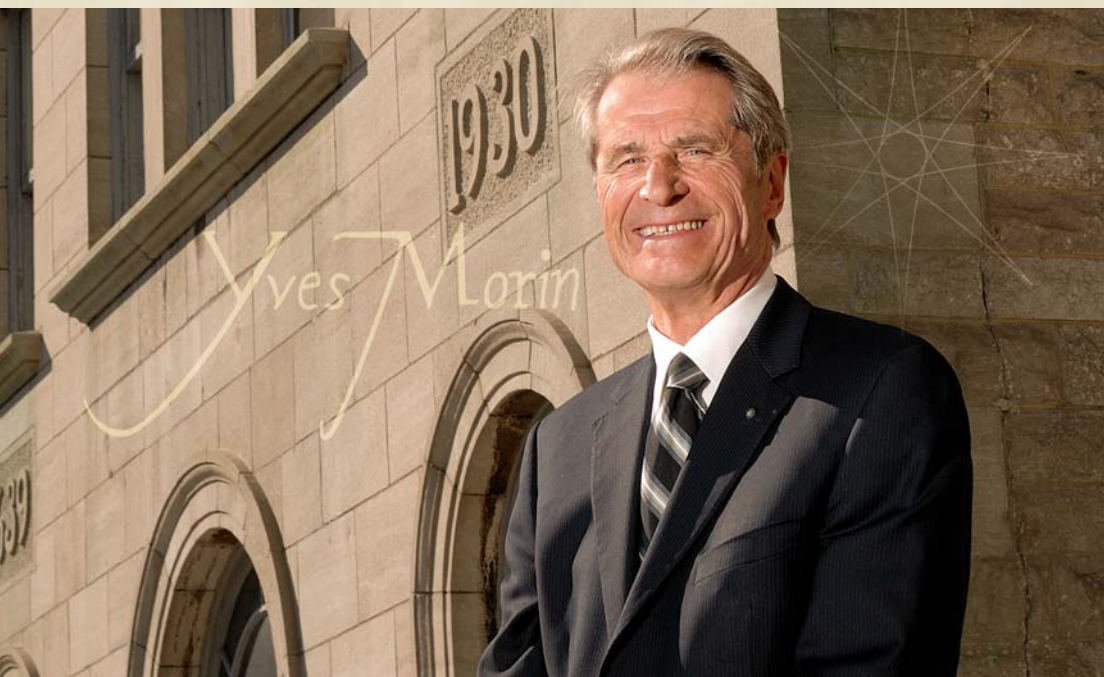
## Yves Morin

Québec, hiver 1965 : une centaine de personnes se présentent à l'urgence, atteintes d'une maladie cardiaque subite et inconnue. La moitié d'entre elles y succombent. Il faudra toute l'opiniâtreté d'un jeune cardiologue, le docteur Yves Morin, pour que le mystère soit élucidé et que l'épidémie prenne fin. Avec une équipe de pathologistes, le médecin mène l'enquête en un temps record, élabore des hypothèses à partir des autopsies et accumule des preuves, sans perdre son sang-froid malgré les menaces de poursuites et la pression médiatique. En quelques semaines, le coupable est démasqué : il s'agit du cobalt, métal que l'on croyait inoffensif, qu'une brasserie de Québec ajoute à sa bière pour la faire mousser. Devant l'évidence, autorités sanitaires et brasseurs finissent par se rendre aux conclusions d'Yves Morin, dont la découverte permettra d'abolir cette pratique partout dans le monde.

À la veille de ses 78 ans, le docteur Morin n'a rien oublié de ces événements tragiques, même si sa carrière l'a ensuite mené dans de tout autres directions. Natif de Québec, il commence ses études de médecine à l'âge de 17 ans à l'Université Laval, où il obtient son doctorat en 1953. Grâce à une bourse de la Fondation Rotary International, il parcourt ensuite le monde pour travailler auprès des grands maîtres de la cardiologie, spécialité qui l'intéresse surtout parce qu'elle progresse à un rythme fou. Ce sera d'abord Toronto, puis Londres et Paris, où il s'imprègne des courants de pensée de l'école britannique de Paul Wood et de l'école française de Jean Lenègre.

Cependant, Yves Morin tient ses promesses : après sept années de ce périple initiatique, il retrouve l'Hôtel-Dieu de Québec, son *alma mater*, où il devient en 1961 le premier clinicien salarié à temps plein de l'Université Laval. Dégagé de l'obligation de suivre des patients pour assurer son gagne-pain, il se consacre pleinement à la recherche sur les maladies du muscle cardiaque. Lorsque survient l'épidémie de 1965, il vient tout juste d'installer à l'Hôtel-Dieu l'un des premiers laboratoires d'hémodynamie au Québec. La découverte de la toxicité cardiaque du cobalt lui vaut aussitôt une reconnaissance internationale. Appelé en renfort au Nebraska, il permet d'éviter de justesse une catastrophe analogue à celle qui avait frappé Québec. En Belgique, il confirme également que des décès restés inexpliqués étaient liés au cobalt.





Au cours des années suivantes, Yves Morin, qui dirige le tout nouvel Institut de cardiologie de Québec, se penche sur une maladie cardiaque due à des carences alimentaires qui fait alors des ravages en Afrique. Ses travaux contribueront à l'éradication de ce fléau. Grâce au microscope électronique, que son équipe et lui sont parmi les premiers spécialistes à utiliser pour étudier le muscle cardiaque, il réalise d'importantes découvertes qu'il relate dans plus de 200 publications scientifiques. De 1980 à 1996, il est chef du Service de cardiologie de l'Hôtel-Dieu, puis il occupe le même poste pour l'ensemble du Centre hospitalier universitaire de Québec jusqu'en 1998.

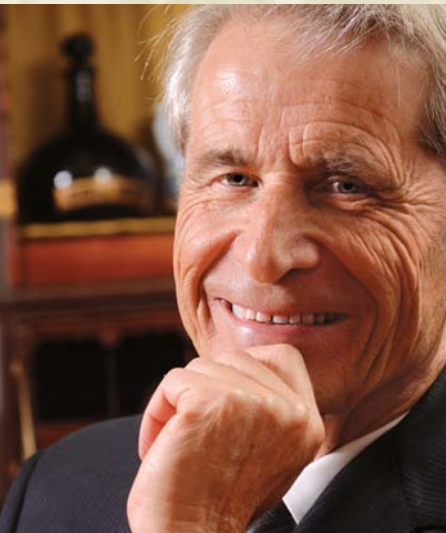
Toutefois, le médecin a aspiré à relever d'autres défis tout au long de sa carrière. Ainsi, il s'engagera dans l'administration de la recherche, d'abord au sein de sa faculté, puis à la grandeur du Québec et du Canada. À l'époque où les jeunes chercheurs en début de carrière connaissaient d'importantes difficultés à s'équiper et à s'intégrer dans un laboratoire au Québec, Yves Morin a voulu instaurer un système pour permettre aussi aux jeunes de démarrer. Avec Jacques Genest, il contribuera à l'essor du Conseil de recherches médicales du Québec, ancêtre de l'actuel Fonds de recherche en santé du Québec, dont il deviendra président en 1968. Puis, en 1975, Yves Morin est nommé doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval et président de la Commission de la recherche universitaire. Il plaide pour une refonte de l'organisation et du financement de la recherche médicale par l'augmentation du nombre de centres de recherche hospitaliers.

Durant les années 90, Yves Morin joue un rôle de premier plan dans la création des Instituts de recherche en santé du Canada. Il collabore étroitement avec le docteur Henry Friesen, son ami et collègue, pour bâtir une organisation d'un nouveau genre, qui réunira des chercheurs de tout le Canada au sein d'instituts thématiques « virtuels ». Persuadé que seul le mariage des disciplines permettra d'accélérer les recherches, le cardiologue insiste pour rapprocher les sciences humaines et sociales, domaine dans lequel le Québec excelle, des sciences fondamentales et cliniques qui prédominaient jusqu'alors dans la recherche médicale. La démarche choque et se heurte à une grande résistance de certains milieux. Toutefois, Yves Morin et Henry Friesen finissent par convaincre même les plus récalcitrants de la justesse de leur vision, qui permettra un essor sans précédent de la recherche médicale subventionnée par le gouvernement fédéral.





- 2006 Fernand Labrie
- 2005 Francine Décarv
- 2004 Camille Limoges
- 2003 Charles E. Beaulieu
- 2002 Robert Lacroix
- 2001 Emil Skamene
- 2000 Jean-Guy Paquet
- 1999 Non attribué
- 1998 Samuel O. Freedman
- 1997 Roger A. Blais
- 1996 Jacques Genest
- 1995 Louis Berlinguet
- 1994 Maurice L'Abbé
- 1993 Lionel Boulet



À 71 ans, le cardiologue entre au Sénat. Pendant quatre ans, il travaille à l'organisation de la recherche en santé, en participant aux travaux de la commission Kirby et en partie à ceux de la commission Romanow. De 2001 à 2004, Yves Morin est aussi conseiller spécial pour la recherche du ministre fédéral de la Santé, Allan Rock. Le médecin dénonce le retard pris par le Canada pour la commercialisation des découvertes, qu'il voit comme un bris de contrat entre les chercheurs et la population. Depuis 2005, Yves Morin préside la Fondation de recherche sur la santé Rx&D, la plus importante source de financement privé au Canada, et copréside le Partenariat des industries canadiennes de la santé.

Au cours de sa carrière, le docteur Morin a mérité plusieurs distinctions. Il a notamment été nommé officier de l'Ordre du Canada en 1991, officier

de l'Ordre national du Québec en 1995 et chevalier de l'Ordre national du mérite, en France, en 1997. Travailleur infatigable malgré le poids des ans, Yves Morin commence tout juste à ralentir. Père de quatre enfants et sept fois grand-père, il passe désormais la majeure partie de son temps aux Éboulements avec son épouse Marie, où il prend, enfin, le temps de jouir de la beauté du paysage. Cependant, il n'a pas pris sa retraite pour autant. Aussi passionné qu'à ses débuts, Yves Morin vient de se lancer dans une nouvelle aventure. À la veille des célébrations du 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Québec, il a entrepris de retracer l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, seul hôpital au monde à avoir été dirigé pendant 350 années consécutives par des religieuses, qui ont marqué considérablement la philosophie des soins. Les yeux brillants, Yves Morin évoque leur travail et leur vision, qu'il relatera en septembre 2008 lors d'une série de conférences.

Valérie Borde





*Ce prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976), reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues du monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal, en 1934, constitue son apport à la neurologie. Ce prix récompense un travail de recherche d'importance.*



*Ce prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976), reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal, en 1934, constitue son apport majeur à la neurologie. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.*

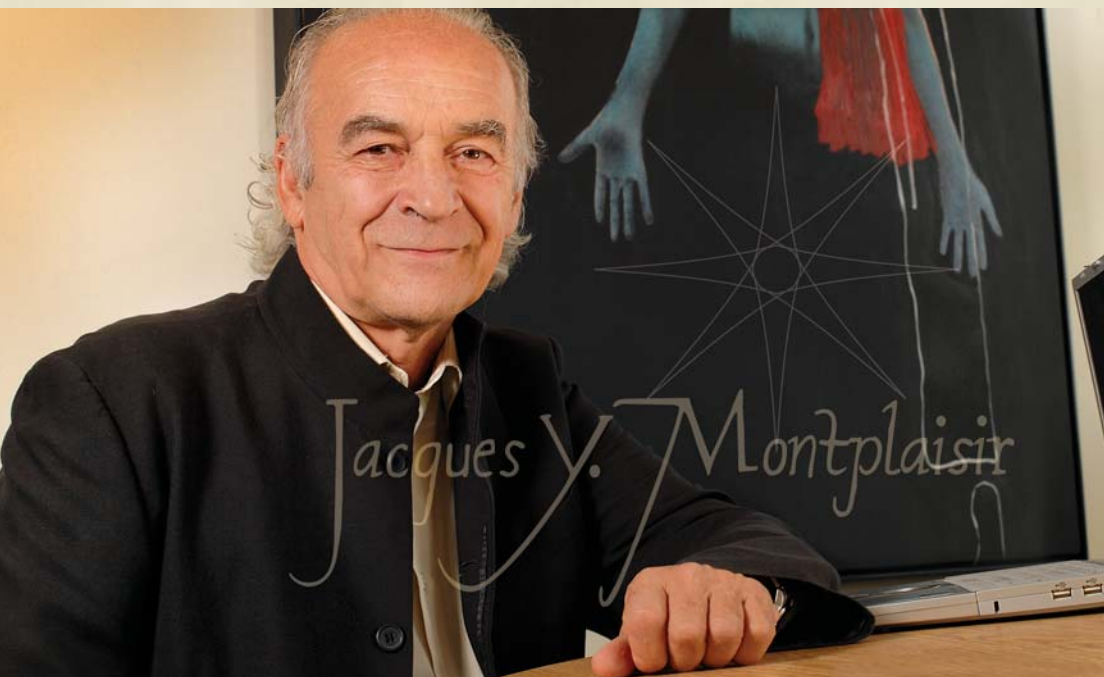
# Jacques Y. Montplaisir

Sournoises, elles ne se manifestent que dans l'intimité de la chambre à coucher, mais elles détériorent parfois gravement la qualité de vie et la santé de ceux qu'elles frappent. De l'insomnie aux impatiences musculaires, en passant par l'apnée ou le somnambulisme, les maladies du sommeil ont longtemps échappé à la vigilance des médecins. Jusqu'à ce que Jacques Montplaisir, psychiatre et chercheur en neurosciences, les révèle au grand jour, en montrant que des troubles que l'on croyait anecdotiques étaient fréquents et pouvaient avoir des conséquences dramatiques. Depuis 30 ans, ce spécialiste de réputation internationale, l'un des pères de la discipline, a bâti à Montréal l'un des plus grands centres de recherche au monde consacré aux maladies du sommeil, doublé d'une clinique où l'on traite chaque année au-delà de 1 500 patients.

Curieux de nature, Jacques Montplaisir découvre très tôt sa vocation. Né en 1943 dans le quartier Hochelaga à Montréal, fils et petit-fils d'épicier, il vit une enfance heureuse au sein d'une grande famille qui a gardé l'esprit de la campagne. À la bibliothèque du collège Sainte-Marie, il feuillette par hasard un livre sur le sommeil, compte rendu d'un symposium ultraspécialisé : l'ouvrage le fascine, tant il lui semble extraordinaire que l'on puisse s'intéresser de cette manière à un phénomène aussi naturel. C'est décidé : il deviendra chercheur, spécialiste du cerveau.

À l'Université de Montréal, Jacques Montplaisir choisit la médecine, car la biologie lui semble trop éloignée de l'espèce humaine. Il se découvre alors une passion pour la pratique médicale et restera à jamais marqué par ses années d'internat. Cependant, il maintient le cap et après l'obtention de son doctorat en médecine, en 1967, il poursuit des études de troisième cycle en neurosciences à la même université. Il passe ensuite quatre ans en Californie, où il termine son stage post-doctoral dans l'un des premiers laboratoires de recherche sur le sommeil au monde, qui vient tout juste d'ouvrir ses portes à l'Université Stanford. Là, on lui offre un poste de professeur, mais il tient à rentrer au bercail. Le Québec est alors en pleine Révolution tranquille : Jacques Montplaisir ne veut rien manquer des bouleversements que connaît sa patrie et il entend contribuer à son développement.





En 1977, après sa spécialisation en psychiatrie à l'Université McGill, Jacques Montplaisir est nommé professeur à l'Université de Montréal, qui met à sa disposition deux petites pièces au fond d'un couloir désaffecté de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal. Dans l'une, le médecin installe son bureau et ses instruments de mesure; dans l'autre, un lit où dorment ses patients. Trente ans plus tard, cette modeste installation, la première du genre au Canada, est devenue l'un des plus grands centres de recherche au monde sur le sommeil. Sur près de 1 000 mètres carrés, 70 personnes, dont une dizaine de professeurs, travaillent à comprendre et à traiter l'ensemble des maladies du sommeil en conjuguant une multitude d'approches comme l'électrophysiologie, la neurochimie, la pharmacologie, la psychiatrie et la génétique. Et grâce à une nouvelle subvention de 5 millions de dollars, le Centre d'étude du sommeil et des rythmes biologiques s'apprête à agrandir encore ses locaux de 50 p. 100.

Explorant le royaume de Morphée au gré des rencontres avec ses patients, Jacques Montplaisir s'intéresse tour à tour à chaque pathologie du sommeil, pour en comprendre les causes et les conséquences, mettre au point des outils de diagnostic et de traitement et en déterminer la prévalence. Déjà spécialiste mondial de la narcolepsie et du somnambulisme, le psychiatre découvre littéralement le syndrome des impatiences musculaires durant les années 90, en révélant par une étude épidémiologique que ce trouble touche 10 p. 100 de la population canadienne, et deux fois plus de francophones que les autres Nord-Américains ou les Européens. À l'époque, le problème semble bénin et plutôt rare. L'étude de Jacques Montplaisir est une révélation. Elle le conduira, entre autres, à mettre au point et à breveter le traitement pharmacologique aujourd'hui reconnu comme le plus efficace pour traiter cette maladie de même qu'à élaborer des critères de diagnostic. En juillet 2007, il a participé avec son collègue Guy Rouleau à la découverte de trois gènes de susceptibilité aux impatiences faite par un groupe de chercheurs de Munich.

Touche-à-tout de génie, Jacques Montplaisir compte plus de 250 publications scientifiques, 3 ouvrages, 55 chapitres de livres et près de 500 abrégés : il est ainsi l'un de plus cités dans sa discipline. Au cours des cinq dernières années seulement, le psychiatre a présenté au-delà de 100 conférences dans 27 pays et présidé plusieurs congrès internationaux. Titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur le sommeil, Jacques Montplaisir a déjà reçu de nombreuses distinctions, comme le prix Léo-Pariseau de l'Acfas en 2004 et le Distinguished Scientist Award de la Sleep Research Society en 2006.



- 2006 George Karpati
- 2005 Michel G. Bergeron
- 2004 Rémi Quirion
- 2003 Frederick Andermann
- 2002 André Parent
- 2001 Pavel Hamet
- 2000 Jean Davignon
- 1999 Clarke F. Fraser
- 1998 Theodore L. Sourkes
- 1997 Krešimir Krnjević
- 1996 Jacques de Champlain
- 1995 Charles R. Scriver
- 1994 Albert J. Aguayo  
et Yves Lamarre
- 1993 Brenda Milner

PRIX WILDER-PENFIELD



Plus actif que jamais, ses publications et ses subventions de recherche ayant doublé depuis cinq ans, Jacques Montplaisir s'est attaqué récemment au trouble comportemental en sommeil paradoxal, qui pousse certaines personnes à agir leurs rêves, criant ou agressant leur conjoint pendant leur sommeil même si elles se montrent normales le jour. En suivant ses patients sur plusieurs années, le psychiatre a fait une incroyable découverte : ce trouble, qui semble affecter des gens en bonne santé, pourrait bien être une manifestation très précoce de la maladie de Parkinson. Observer le sommeil des gens pour repérer une maladie invisible autrement : voilà une idée révolutionnaire, par laquelle Jacques Montplaisir s'apprête peut-être à bouleverser la médecine moderne.

Appréciant la recherche comme discipline autant que comme mode de vie, le psychiatre tente toujours de conjuguer les rencontres scientifiques et ses autres passions. Par exemple, à l'occasion d'une conférence en Scandinavie, il en profite pour visiter les lieux de l'intrigue des romans policiers d'Henning Mankell, dont il est grand amateur, et pour s'adonner à la pêche. En Argentine, il danse le tango. Et de retour à Montréal, il consacre beaucoup de temps à la dizaine d'étudiants diplômés de deuxième et de troisième cycle qu'il supervise ou encore il organise des soupers pour ses amis, puisqu'il adore plus que tout cuisiner, inventer des plats ou tester plusieurs recettes pour en adapter les ingrédients à la perfection.

Valérie Borde





considéré comme le « père de la Révolution  
Georges-Émile Lapalme (1907-1985) a été le  
ministère des Affaires culturelles du Québec  
ronne la carrière d'une personne ayant c  
r son engagement, par son oeuvre ou par  
au rayonnement de la langue française pa  
ns quelque domaine de l'activité publique



*Considéré comme le « père de la Révolution tranquille », Georges-Émile Lapalme (1907-1985) a été le premier titulaire du ministère des Affaires culturelles du Québec. Le prix qui honore sa mémoire couronne la carrière d'une personne ayant contribué de façon exceptionnelle, par son engagement, par son œuvre ou par sa carrière, à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec, dans quelque domaine de l'activité publique que ce soit.*

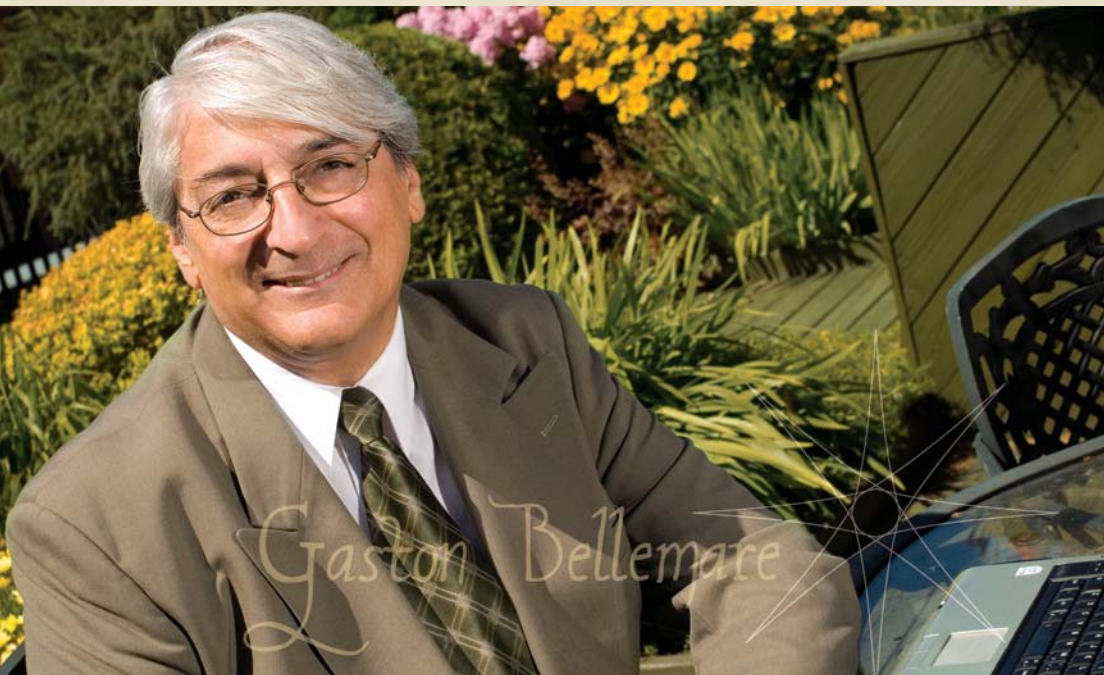
## Gaston Bellemare

Par son choix de 2007, le jury du prix Georges-Émile-Lapalme montre qu'il est différentes façons de payer tribut à la langue française. Cette fois-ci, en effet, c'est en consacrant à la poésie québécoise son travail d'éditeur que le lauréat aura bellement servi la langue française.

Sa vie durant, Gaston Bellemare a réussi à faire cohabiter en lui des qualités qui logent rarement sous un même toit. Les poètes s'expriment autrement que les courtiers et les promoteurs trop efficaces ne cultivent pas toujours l'élégance et le bon goût. Ces distinctions plutôt cyniques perdent, cependant, toute pertinence si l'on tente de les appliquer à Gaston Bellemare. Poète, éditeur de poètes, il est prudent, mesuré, sainement pragmatique. Il montre sur une diversité de terrains un sens aigu de l'organisation, de l'audace, des convergences. Il mène autant d'offensives que les besoins l'exigent, devenant rassembleur ou ambassadeur aussi adéquatement que conseiller ou porte-parole.

Dispersion, par conséquent? Pas du tout. Au contraire, on trouve, à la source de tous les gestes de Gaston Bellemare, une seule conviction : la poésie québécoise mérite toutes les adhésions et toutes les vitrines. Tout part de cet ancrage et y revient. Comme, dès sa jeunesse, la musique l'a entraîné dans de multiples voyages, il sait que des parentés existent entre les humains et que la poésie est la plus chaleureuse. Il n'a pas encore déposé ses bagages que paraît *Bleu-source de terre*, un recueil de poèmes. Quand il s'insère pour un quart de siècle dans les activités de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR), c'est pour y favoriser la création, le dialogue, la prise de parole. Administrateur de la famille des arts et des sciences humaines de 1971 à 1974, puis coordonnateur des études de premier cycle de 1974 à 1976, il fonde dès 1974 l'École internationale de français; il en coordonnera le déploiement jusqu'en 1980. Poésie, français, ouverture sur le monde, les lignes de force de sa carrière sont fermement en place et se renforcent mutuellement.





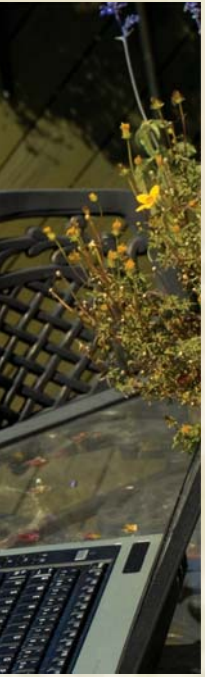
Tout cela peut étonner quand le décor est celui d'une ville dont les ambitions ne peuvent égaler celles d'une métropole ou d'une capitale nationale. Après tout, c'est à Trois-Rivières que Gaston Bellemare déroule sa trajectoire... Parler ainsi, ce serait méconnaître Trois-Rivières, l'UQTR et surtout Gaston Bellemare. Ville moyenne, Trois-Rivières enfante depuis longtemps ses penseurs, ses poètes, ses chercheurs, de Gatién Lapointe à Robert-Lionel Séguin, de Gérard Godin à Louis Caron. Université dite régionale, l'UQTR accueille pourtant des jeunes de tous les coins du Québec, pour la bonne raison que son Département des études en loisir, culture et tourisme a développé avec une vigueur inégalée l'enseignement et la recherche sur ce qu'on appelle parfois la *récréologie*. Conversations, références et comparaisons y concernent le Québec tout entier. Quant à Gaston Bellemare, il a su transformer sa ville natale en un incubateur et un diffuseur de poésie.

Qu'on en juge. Dès 1970, Gaston Bellemare et trois autres étudiants s'unissent à Gatién Lapointe pour créer les Écrits des Forges, une maison d'édition vouée à la poésie québécoise. En avril 2007, une boucle était bouclée lorsque la maison présenta son 1000<sup>e</sup> titre, une réédition d'*Ode au Saint-Laurent* de... Gatién Lapointe. Depuis les débuts, l'année moyenne voit le lancement de 45 titres. Jamais le catalogue ne s'est enrichi de moins de 34 titres en un an, connaissant un sommet de 75 en 2003. De quoi brûler toutes les énergies de Gaston Bellemare? Allons donc! Depuis plus de vingt ans revient en début d'octobre le Festival international de la poésie dont les 450 activités requièrent chaque fois des dizaines et des dizaines de scènes différentes. Au fil des ans, 85 pays y ont délégué des poètes et des éditeurs. À lui seul, cet événement, qui attire 35 000 visiteurs, vaudrait déjà à Trois-Rivières son titre de « capitale de la poésie ».

Certes, Gaston Bellemare reçoit l'aide de plusieurs réseaux de fervents et de bénévoles. C'est d'ailleurs un de ses grands mérites que de susciter de telles collaborations. Au fil des ans, les Écrits des Forges ont régulièrement recouru à la coédition pour accroître la visibilité de la poésie québécoise. Depuis 1983, 40 % des titres ont fait l'objet d'une telle mise en marché. L'ambassade du Canada à Paris l'a vu régulièrement à l'œuvre, au cours des années 1980 et 1990, dans le cadre du Marché de la Poésie, place Saint-Sulpice. Avec le même enthousiasme, Gaston Bellemare fait connaître la poésie québécoise à Guadalajara, à Mexico, à Buenos Aires et en combien de rencontres à fort indice culturel.

On le voit, chaque geste de Gaston Bellemare se rattache à sa ville natale, Trois-Rivières. C'est là qu'est enracinée sa maison d'édition, là que se déroule le Festival international de la poésie, là qu'est née l'École nationale de poésie logée au Collège Laflèche, là aussi qu'est offerte la Promenade de la poésie qui présente sur les murs du centre-ville 300 extraits de poèmes d'amour, là toujours





- 2006 Marie-Éva de Villers
- 2005 Jean-Marc Léger
- 2004 Jacques Languirand
- 2003 André Gaulin
- 2002 Jean-Claude Corbeil
- 2001 Michel Bergeron
- 2000 Henri Bergeron
- 1999 Marc Favreau
- 1998 Fernand Daoust
- 1997 Pierre Bourgault



que les Poèmes d'autobus embellissent le transport en commun. On doit aussi soupçonner la main de Gaston Bellemare dans l'érection, place de l'Hôtel-de-Ville, du Monument au poète inconnu au pied duquel le maire dépose chaque année un bouquet le jour de la Saint-Valentin. Tout comme on peut reconnaître la même main dans l'inauguration, en 2001, de la Maison de la poésie de Trois-Rivières. Sa mission est d'accueillir en résidence des poètes étrangers désireux de se familiariser avec le Québec et sa poésie. Sans doute faut-il voir dans cette initiative une suite à la création de l'Orange bleue en 1991. Gaston Bellemare participa à la fondation de ce collectif et en devint le secrétaire général. Cinq éditeurs de poésie francophone s'y rencontrent : PHI, du Luxembourg; Écrits des Forges, du Québec; L'Arbre à paroles, de la Belgique; Éditions Feu de brousse, du Sénégal; Éditions Grand Océan, de La Réunion.

Ce qui rend cette trajectoire encore plus impressionnante, c'est que chacun de ses aspects a fait l'objet d'hommages de qualité. Les pairs de Gaston Bellemare lui confient les plus hautes fonctions à l'intérieur de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL); il y est aussi bien, au fil des ans, trésorier ou secrétaire que président. Sur d'autres scènes, il reçoit en 1991 la Médaille de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie, pour sa contribution au développement culturel des Québécois. En 1994 s'ajoute la Médaille du Mérite municipal pour sa contribution au développement, au progrès et à l'amélioration de la qualité de vie de sa municipalité. Il mérite la Médaille de l'Académie des lettres du Québec en 2001, le Prix de l'Université du Québec à Trois-Rivières en 2003, le prix Distinction Gérald-Dame en 2004 pour son implication dans le centre-ville...

Pendant des décennies, les mêmes valeurs ont mis en branle l'intelligence et la générosité de Gaston Bellemare. Il a vivifié la poésie québécoise et assuré sa présence dans le tissu urbain. Il a tendu la main aux poètes des cultures apparentées et contribué à la cohésion des poètes et de leurs éditeurs. De quoi justifier amplement un honneur de plus, le prix Georges-Émile-Lapalme.

Laurent Laplante





*Le prix rend hommage à Lionel Boulet (1911-2011) en tant que l'un des pionniers de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse qui s'est distingué par ses inventions, ses innovations scientifiques et technologiques, son leadership dans le développement d'entreprises et son apport au développement*



*Ce prix rend hommage à Lionel Boulet (1919-1996), reconnu comme l'un des pionniers de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse qui s'est distingué par ses inventions, ses innovations scientifiques et technologiques, son leadership dans le développement d'entreprises et son apport au développement économique du Québec.*

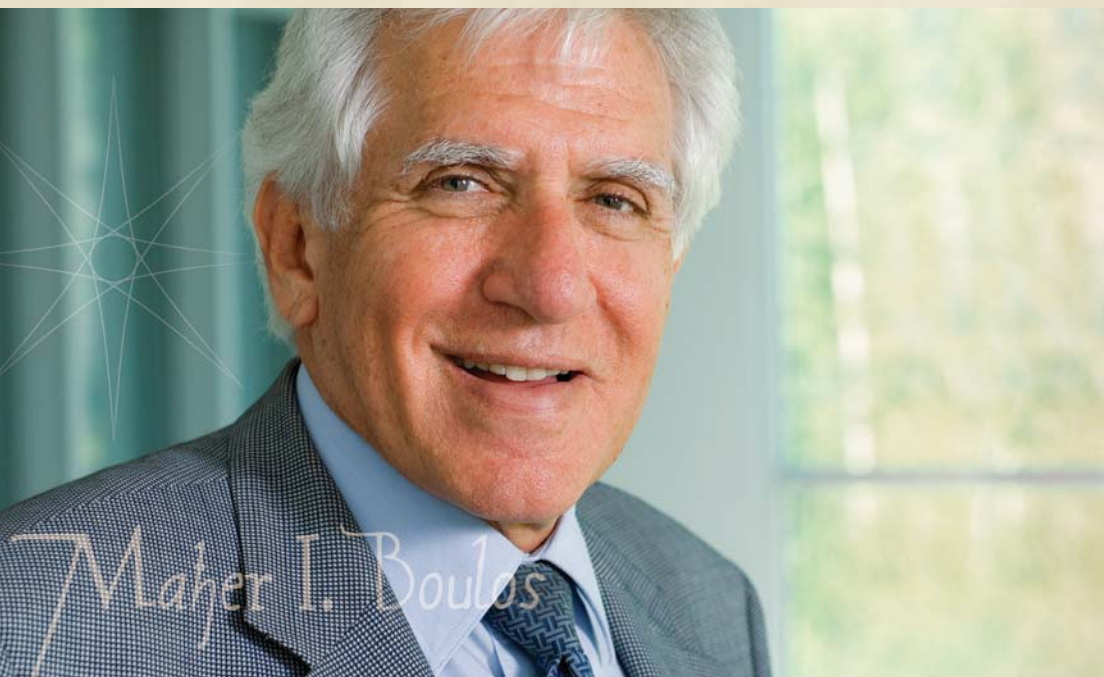
## Maher I. Boulos

Si l'on chauffe un gaz à une température très élevée, il finit par se transformer en plasma, une sorte de soupe d'atomes et d'électrons aux propriétés très particulières. Depuis bientôt 40 ans, le professeur Maher Boulos, également ingénieur, se passionne pour ce quatrième état de la matière, dont il est devenu l'un des meilleurs spécialistes au monde. À ses yeux, le plasma n'a pas qu'un intérêt théorique. Il recèle aussi un formidable potentiel d'applications industrielles que ce Sherbrookoïse d'adoption a mises en pratique en créant la compagnie Tekna Systèmes Plasma Inc., aujourd'hui leader mondial dans son domaine.

Maher Boulos naît au Caire en 1942, dans une famille de professionnels. Est-ce l'influence de son père, ingénieur civil, qui le pousse à se tourner vers des études de génie? Peut-être. Mais c'est avant tout la créativité qu'il pourrait exprimer par l'entremise de cette profession qui l'amène à entreprendre, en 1958, des études pour obtenir un baccalauréat en génie chimique à l'Université du Caire. Après trois ans de pratique, le jeune ingénieur est attiré par le Nord, surtout par le Canada où un de ses oncles est déjà professeur. En 1966, il franchit l'Atlantique et reprend ses études à l'Université de Waterloo, en Ontario, où il s'installe avec sa conjointe Alice, une Suisse rencontrée en Égypte.

Six ans plus tard, Maher Boulos quitte Waterloo avec, en poche, une maîtrise et un doctorat en dynamique des fluides et transfert de chaleur. C'est durant ses études postdoctorales à l'Université McGill qu'il découvre les plasmas, auprès du professeur William Henry Gauvin, père de la discipline au Québec et lauréat du prix Marie-Victorin 1984. Pour le jeune chercheur, c'est un véritable coup de foudre. Fasciné par cet état de la matière encore très mal connu, Maher Boulos se lance tête baissée dans ce nouveau champ de recherche. Jusque-là, les plasmas ont surtout intéressé les spécialistes américains et russes de l'exploration spatiale, qui les ont utilisés pour concevoir les boucliers de rentrée dans l'atmosphère des capsules. Maher Boulos entrevoit immédiatement bien d'autres applications, mais il prend aussi la mesure des défis à relever avant de pouvoir tirer parti des propriétés exceptionnelles des plasmas.





C'est à l'Université de Sherbrooke, où il obtient un poste de professeur en 1973, que l'ingénieur élabore son programme de recherche. Il y fera toute sa carrière, appréciant tout autant la qualité de vie de l'Estrie que les excellents rapports qu'il entretient avec cette université et son milieu. Pendant dix ans, Maher Boulos se consacre d'abord à la recherche fondamentale et acquiert bientôt une réputation internationale dans la conception de modèles mathématiques des plasmas. Cependant, l'ingénieur a besoin de concret. Lorsqu'il estime maîtriser suffisamment la théorie, il passe à la pratique et commence à explorer le potentiel technologique des plasmas en 1985, grâce au soutien financier du gouvernement du Québec et d'Hydro-Québec.

Très vite, Maher Boulos réalise que, bien que la recherche universitaire ait avancé dans l'étude des plasmas, l'industrie ne peut en profiter par manque d'équipements et de connaissances. En 1990, le professeur fait donc le grand saut et met sur pied sa propre compagnie, Tekna Systèmes Plasma Inc.. Soutenu par le Bureau de liaison entreprises-université, le professeur se transforme peu à peu en entrepreneur. Maher Boulos commence prudemment, avec de petits capitaux privés et son collaborateur et associé, le professeur Jerzy Jurewicz, à vendre sous licence de l'Université de Sherbrooke la torche à plasma qu'il a mise au point. En quelques années, la technologie acquiert une excellente réputation, et la compagnie Tekna Systèmes Plasma croît à un rythme soutenu. À la vente d'équipements, l'entreprise ajoute bientôt la conception de systèmes intégrés clés en main, puis de procédés complets destinés, par exemple, à la fabrication de nanopoudres pour l'industrie cosmétique ou la microélectronique.

La compagnie Tekna Systèmes Plasma est aujourd'hui un des moteurs économiques de la région sherbrookoise. Cette entreprise emploie 47 personnes, et les trois quarts de ses ventes ont lieu du côté de l'exportation. La firme de Maher Boulos compte parmi ses clients bon nombre des plus grands centres de recherche au monde, comme la NASA et le Los Alamos National Laboratory aux États-Unis, le Commissariat à l'énergie atomique en France de même que des compagnies comme Siemens en Allemagne ou Hitachi au Japon. Désormais leader mondial dans la technologie des plasmas inductifs, la compagnie Tekna Systèmes Plasma continue de prendre de l'expansion.

Malgré les succès, l'ingénieur poursuit sa mission d'exploration des plasmas et garde les pieds sur terre. Travaillant souvent de 60 à 70 heures par semaine, il n'a jamais cessé d'exercer son métier de professeur, à temps partiel au cours des dernières années puis comme professeur associé depuis sa retraite de l'Université



- 2006 Yvan Guindon
- 2005 Henry L. Buijs
- 2004 Esteban Chornet
- 2003 Lorne Trotter
- 2002 Pierre-Claude Aitcin
- 2001 Morrel P. Bachynski
- 2000 Bernard Coupal
- 1999 Robert Zamboni



de Sherbrooke en janvier 2007. Aujourd'hui encore, il supervise des étudiants de deuxième et de troisième cycles, qui se penchent sur les aspects plus fondamentaux des plasmas et peuvent ainsi publier leurs résultats dans des revues savantes. Auteur de près de 150 publications, de 2 ouvrages et de plusieurs chapitres de livres, organisateur de grandes conférences internationales et titulaire de 25 brevets, Maher Boulos a déjà reçu de nombreuses distinctions pour sa carrière exceptionnelle. Par exemple, en 2003, il a été admis au Temple de la renommée de la Thermal Spray Society aux États-Unis et a reçu le prix Armand-Bombardier de l'Acfas et le prix Innovateur de l'année de l'Association de la recherche industrielle du Québec (ADRIQ). En 2006, Maher Boulos et Tekna Systèmes

Plasma ont reçu conjointement avec l'Université de Sherbrooke le prix Synergie du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada (CRSNG).

Aux yeux de Maher Boulos, le succès de sa compagnie reste pourtant le travail d'une équipe qui l'a appuyée de manière inconditionnelle depuis ses débuts. Marié depuis près de 40 ans, Maher Boulos tient aussi à rendre hommage à son épouse Alice, qui a accepté les sacrifices familiaux comme si elle était une partenaire à temps plein de son projet. Père d'un garçon et d'une fille, tous deux médecins spécialistes en Suisse, grand-père depuis quelques mois, Maher Boulos est resté très attaché aux siens malgré la charge de travail. Ainsi, il se rend régulièrement en Suisse pour passer du temps en famille, et il retourne à l'occasion en Égypte même s'il n'y a plus de proches parents. Sportif, il aime aussi barrer son voilier sur le lac Memphrémagog et espère, un jour, profiter d'une retraite bien méritée pour recommencer à peindre, une autre activité créatrice qui le passionne depuis l'enfance.

Valérie Borde



## MEMBRES DES JURYS

### PRIX ATHANASE-DAVID

**Hugues Corriveau**, poète, professeur de littérature au Collège de Sherbrooke, président du jury

**Alain Beaulieu**, romancier, professeur de création littéraire au Département des littératures de l'Université Laval

**Ann Charney**, romancière, nouvelliste, essayiste et scénariste

**Christiane Lahaie**, romancière, poète, essayiste, professeure de création littéraire à l'Université de Sherbrooke

### PRIX MARIE-VICTORIN

**Yves Bégin**, directeur du Centre d'études nordiques de l'Université Laval, président du jury

**Serge Demers**, directeur de l'Institut des sciences de la mer de Rimouski, de l'Université du Québec à Rimouski

**Brigitte Jaumard**, professeure au Concordia Institute for Information Systems Engineering (CIISE), de l'Université Concordia

**Christian Messier**, professeur au Département des sciences biologiques de l'Université du Québec à Montréal

**Maryam Tabrizian**, professeure au Département de génie biomédical de l'Université McGill

### PRIX LÉON-GÉRIN

**Nicolas Marceau**, professeur au Centre interuniversitaire de recherche sur les politiques économiques et l'emploi (CIRPEE) et au Département des sciences économiques de l'Université du Québec à Montréal, président du jury

**Marie-Andrée Beaudet**, directrice du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises et professeure titulaire au Département des littératures de l'Université Laval

**Carmen Lambert**, professeure agrégée au Département d'anthropologie de l'Université McGill

**Évelyne Lapierre-Adamcyk**, professeure titulaire au Département de démographie de l'Université de Montréal

**Jean Toupin**, directeur du Groupe de recherche sur les inadaptations sociales de l'enfance (GRISE) et professeur titulaire au Département de psychoéducation de l'Université de Sherbrooke

### PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

**Holly King**, photographe, présidente du jury

**Ginette Gadoury**, directrice du Salon international du design d'intérieur de Montréal

**Gilbert Poissant**, céramiste

**René Taillefer**, sculpteur

**René Viau**, critique d'art

### PRIX DENISE-PELLETIER

**Marie-Thérèse Fortin**, directrice du Théâtre d'Aujourd'hui, comédienne et interprète, présidente du jury

**Claire Guimond**, musicienne, directrice artistique de l'ensemble musical Arion

**Solange Morissette**, directrice générale du Réseau des organisateurs de spectacles de l'Est du Québec

### PRIX ALBERT-TESSIER

**Marcel Jean**, critique, président du jury

**Marc Daigle**, producteur

**Martine Maurois**, directrice générale de l'Association des cinémas parallèles du Québec

**Monique Spaziani**, comédienne

PRIX GÉRARD-MORISSET

**Danielle Pigeon**, historienne de l'art, idéatrice et cinéaste documentaire, présidente du jury

**Yves Bergeron**, ethnologue, professeur à l'Université du Québec à Montréal

**Guy-André Roy**, historien de l'art

**Marie-Odile Trépanier**, professeure à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Montréal

PRIX ARMAND-FRAPPIER

**Madame Claude Benoît**, présidente et chef de la direction de la Société du Vieux-Port de Montréal, présidente du jury

**Suzanne M. Benoît**, présidente-directrice générale d'Aéro Montréal

**Diane Gaudet**, présidente-directrice générale de l'Institut de recherche Robert-Sauvé en santé et sécurité au travail

**Michel Jébrak**, vice-recteur à la recherche et à la création et professeur au Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère de l'Université du Québec à Montréal

**André Musy**, directeur général d'Ouranos

PRIX WILDER-PENFIELD

**Lucie Germain**, coordonnatrice scientifique du Laboratoire d'organogénèse expérimentale (LOEX) et professeure titulaire au Département de chirurgie de l'Université Laval, présidente du jury

**Diane Berthelette**, professeure au Département d'organisation et ressources humaines de l'Université du Québec à Montréal

**Gaétan Guillemette**, professeur au Département de pharmacologie de l'Université de Sherbrooke

**Louise Potvin**, professeure titulaire au Département de médecine sociale et préventive de l'Université de Montréal

**Gloria Tannenbaum**, directrice du Laboratoire de physiologie neuropeptidique et professeure titulaire au Département de pédiatrie et au Département de neurologie et neurochirurgie de l'Université McGill

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

**Ariane Émond**, animatrice, journaliste, scénariste et recherchiste, présidente du jury

**Jean-Benoît Nadeau**, journaliste et essayiste

**Conrad Ouellon**, président du Conseil supérieur de la langue française

**Armande Saint-Jean**, professeure-chercheuse au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke

PRIX LIONEL-BOULET

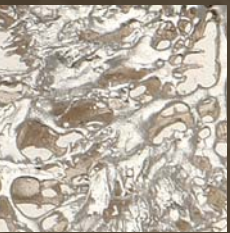
**Nadia Ghazzali**, vice-rectrice adjointe à la recherche et professeure titulaire au Département de mathématiques et de statistique de l'Université Laval, présidente du jury

**Denis Beaulieu**, vice-président au développement des technologies du Centre de recherche industrielle du Québec (CRIQ)

**Denis Beaumont**, directeur général du Centre collégial de transfert en biotechnologies, Transbiotech

**Jean-Pierre Martin**, directeur général du Centre des technologies de l'aluminium du Conseil national de recherches Canada

**Mohamad Sawan**, professeur titulaire au Département de génie électrique de l'École polytechnique de Montréal



## MÉDAILLE DES PRIX DU QUÉBEC



*Les idées, parfois disparates,  
parfois convergentes, forment un entrelacs  
qui alimente et assure l'évolution  
de notre monde.*



#### MÉDAILLE

Cette année, le jury qui a choisi la créatrice de la médaille était formé d'Éric Daudelin, artiste multidisciplinaire, Gilles Mihalcean, artiste visuel, et Catherine Villeneuve, joaillière et professeure de dessin à l'École de joaillerie de Montréal.

Créatrice de la médaille :  
**Nicole Houde**

#### ÉCRIN

L'écrin en cuir de Buffle Sherpa et de suède et orné d'un hublot en verre a été conçu et réalisé par la relieure Lorraine Choquet.

#### PARCHEMIN

Le parchemin remis aux lauréats des Prix du Québec a été calligraphié sur papier Saint-Gilles par Anna-Linda Gagné.







Québec 

- Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine
- Ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation